

Pierre Béhel

**Errer dans
les ruines**

Roman

Suivi de :
La voleuse de sang

Errer dans les ruines

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Errer dans les ruines

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a déjà été de nombreuses fois utilisée par Pierre Béhel et, au fil des deux récits présentés ici, des références à ses autres œuvres peuvent se glisser.

C'est en particulier le cas de « *Une dernière semaine auprès de la mer* », qui se déroule dans le prieuré à Valbourg, village de l'intrigue de « *Errer dans les ruines* ». Divers personnages historiques cités à un titre ou un autre dans les autres ouvrages se déroulant dans la région de Morbourg prennent ici chair.

La nouvelle « *La voleuse de sang* », qui complète cet ouvrage, constitue une suite à « *Les liens du sang* » mais peut être lue indépendamment.

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

1

Mon heure est arrivée. Je suis sorti de ma retraite, là où je me repose. Puis-je dire que je dors ? Je ne sais pas. Je ressens le besoin de cet étrange sommeil comme on ressent la fatigue, le besoin de dormir. Mais je ne rêve pas, du moins c'est ce que je crois.

Je vois le soleil descendre vers l'horizon. Ma peau me picote. Il me faut attendre encore un peu. Je me cache derrière le mur et je reprends le cahier et le stylo-bille. Ce sont des choses merveilleuses qui permettent de coucher aisément ses pensées par écrit. Il n'est plus nécessaire de relier des parchemins et de tailler des plumes avant de les tremper dans une encre qui gèle l'hiver.

L'écriture était jadis une compétence rare. Désormais, même le plus modeste paysan sait lire, écrire, compter et connaît même des choses que les plus grands savants ignoraient jadis. A l'inverse, plus personne ne semble connaître les saisons ou les lois de l'agriculture.

Est-ce que les Romains ou les Gaulois auraient été autant surpris de mon époque de naissance que je peux l'être de cet aujourd'hui ? Je ne sais pas. Mais, durant des siècles, le temps est passé lentement. Les choses changeaient peu. Les hommes se levaient et se

Errer dans les ruines

couchaient toujours avec le soleil. Ils se nourrissaient des seuls fruits de leurs terres. Et puis, brutalement, le monde fut pris de furie ou de folie.

Les navigateurs franchissant les océans n'étaient plus des aventuriers mais des commerçants ordinaires. On ramena ici des légumes et des fruits provenant d'ailleurs. Savent-ils, tous ces gens que je vois, que l'essentiel de ce qu'ils mangent tous les jours n'existait pas dans ce pays aux heures de mon enfance ?

Pourquoi la mort ne m'a pas pris, il y a bien longtemps ? Elle aurait dû. Dieu ou Diable m'ont fait un étrange don. Plutôt Diable, en fait. Mon âme est-elle damnée ? Je le crains. C'est même ce qui me retient sans doute de me jeter sous les flots de lumière du soleil. Je me répète que je cherche l'âme de mon aimée, la douce Isabelle. Mais, depuis tous ces siècles, je l'aurais trouvée si elle était toujours ici.

Peut-être, par son geste, est-elle également damnée en Enfer. En tel cas, il me faudrait, pour la rejoindre, accepter de quitter cette Terre. Voilà une résolution que je ne peux pas prendre, que je ne veux pas prendre. Jusqu'à quand ?

Il va être temps. Je vais ranger mon cahier et mon stylo, à côté de ma couche, et veiller à bien refermer mon céans. Parfois, des gens viennent errer dans ces ruines.

Errer dans les ruines

2

Quel est mon nom ? Qui suis-je ? Je peine parfois à m'en souvenir tellement ma vie d'homme ordinaire est désormais lointaine. On me nommait Joseph le Blond. J'étais le dernier héritier vivant de mon père, Jean. Ses deux fils aînés, mes frères, étaient morts et j'ai dû revenir m'occuper de la ferme.

Notre terre était bien nôtre. Nous étions des paysans libres. Notre ferme était à l'ombre du château des vicomtes de Valbourg. Etienne, le vicomte de mon temps, n'était pas un grand noble. Et il convoitait nos terres pour agrandir son domaine propre. Mon père n'a jamais voulu lui vendre. Même quand ses fils sont morts l'un après l'autre.

Etienne avait réussi à marier l'une de ses filles, Marguerite, à l'héritier de son suzerain direct. Le futur comte d'Hellouin, Enguerrand, était plutôt bel homme et Marguerite de Valbourg fut heureuse de ce mariage. Le duc de Morbourg, Robert le Fort, fut cependant vexé. Car il comptait récupérer la fille pour son entourage. Il l'aurait mariée à un nobliau, à un chevalier.

Mais il ne put empêcher le mariage avec le fils aîné de son vassal le plus puissant. A l'occasion de la cérémonie, cependant, il fit la connaissance d'Isabelle. Certes, elle était plus menue, à la poitrine plus petite.

Errer dans les ruines

Son père, comme beaucoup, la méprisait. Mais d'autres, le duc par exemple, savaient regarder son charme qui commençait à peine à éclore. Pieuse comme sa mère, la vicomtesse Blanche de Valbourg, elle songeait ouvertement à se retirer au couvent.

Il se trouvait, à cette époque, que l'abbaye de Monville, sur les terres du comte d'Hellouin, était proche de Morbourg. Cette abbaye possédait, en dépendance, un couvent de femmes situé aux limites des terres directes du duc.

C'est à l'abbaye de Monville que j'appris ce qu'il fallait pour devenir un clerc et rentrer au service du duc, dans son administration. C'était une récompense de mes services dans les armées ducales. Jeune, j'avais appris à lire et écrire avec le curé de Valbourg. Cette compétence fut fort appréciée lorsque nous guerroyâmes, ici ou là, afin de faciliter le transfert des ordres et des rapports entre le duc et notre compagnie. Isabelle au couvent, moi clerc. Nous n'aurions pas corrompu, elle et moi, notre âme. Le destin en décida autrement.

Lorsque mon deuxième frère aîné mourut, je dus rentrer sur la terre de mon père. Il me fit jurer, comme à mes autres frères, de ne jamais céder notre terre au vicomte. Elle était nôtre et aucune somme d'argent ne pourrait nous nourrir comme elle.

Errer dans les ruines

3

L'obscurité n'est plus maîtresse nulle part. Nul n'utilise plus de bougie de cire qui se perd en brûlant. Il y a désormais des lumières éternelles. Mais ces lumières froides sont bien étranges. Je tourne une manivelle et, durant assez de temps, je dispose d'une lumière plus forte que celle d'une lanterne. L'existence d'objets de cette sorte, comme celle de stylos et de cahiers, m'a permis d'écrire le présent journal.

Ici, dans le village de Valbourg, des gueux vivent au chaud dans des demeures plus luxueuses que celle d'un duc du temps de ma jeunesse. Ils n'ont pas même à tourner de manivelle. Ils appuient sur une commande et voilà la lumière qui jaillit au sommet d'un plafond, dans d'étranges globes. Cela leur semble naturel.

J'observe ces gueux, par leurs fenêtres éclairées, le soir. Je les regarde utiliser des véhicules qui se meuvent sans être tirés par des chevaux. Je vois que le monde où je vis n'est plus le mien.

Mais, en fait, ce monde ne fut plus le mien dès l'instant où le cœur d'Isabelle cessa de battre. Pourquoi est-ce que je vis alors qu'elle est morte ? Car je vis, c'est incontestable. J'ai un corps qui ne meurt, un corps que les ans ne parviennent pas à corrompre, un corps qui, même, répare ses blessures. Plusieurs fois, il m'est

Errer dans les ruines

arrivé quelque malheur. Au pire dus-je patienter quelques jours dans l'obscurité de mon refuge avant que mon corps ne soit pleinement en santé. Mais je ne crois pas être immortel. La lumière du Soleil me blesse. Sans doute peut-elle me tuer. Il existe des légendes sur des êtres comme moi et toutes les légendes convergent sur ce point.

Le soir, je déverrouille la porte de mon refuge. Je peux alors sortir. Il me faut attendre que le soleil ne soit plus au dessus de l'horizon, sinon sa lumière me brûle. Je peux certes m'abriter derrière un mur, dans l'ombre, pour regarder un peu la campagne environnante en profitant des ultimes clartés du couchant. Regarder le monde en pleine lumière me manque.

Enfin, je sors. La lumière de la Lune et des étoiles est amicale. Elle m'éclaire mais ne me blesse pas. Elle est comme la lumière artificielle des torches ou des ampoules magiques du temps actuel.

Qu'est devenu le château de Valbourg ? Un tas de ruines où j'erre. Depuis quelques années, des gens viennent désherber ou réparer des pans de murs régulièrement alors que, durant des siècles, tout s'effondrait ou disparaissait sous les lierres dans l'indifférence. Ces gens (ou d'autres) ont clôturé l'endroit où se dressait le fier castel. Une pancarte indique une date de construction et qu'il s'agit des ruines du château des vicomtes de Valbourg. Il n'est rien

Errer dans les ruines

dit sur les circonstances de la chute de cette noble maison.

Il reste un bon morceau du donjon. Mais, même moi, j'hésite à y pénétrer. J'ai vu, au cours du temps, les planchers pourrir, le toit disparaître au fil des tempêtes, des pierres tomber. L'escalier lui-même n'est guère sûr. J'ai vu des ouvriers tenter de le consolider.

Quand je le désire vraiment, que je veux sortir durant le jour car je sens une menace, comme la présence d'ouvriers, je peux quitter mon repaire alors que le soleil est haut. Il me faut alors veiller à me couvrir totalement et ne jamais offrir ma peau au Soleil. Mais la manœuvre est risquée, périlleuse même. Et je ne la tente qu'en cas de danger. Et, surtout, il me faut lutter contre cet étrange engourdissement auquel je dois mon sommeil chaque jour.

Une fois, j'ai perdu conscience alors même que je surveillais des ouvriers. Et alors ils m'ont découvert. Ils ont soulevé mon manteau, exposant mon visage un court instant à la lumière. L'exposition était faible car leurs corps me faisaient de l'ombre. Pourtant, la douleur me réveilla. Je dus courir pour leur échapper.

Ils m'insultèrent, m'ordonnèrent de ne pas traîner dans un chantier. Si j'ai bien entendu, ils m'ont pris pour un vagabond qui ne méritait pas d'attention. Mon évanouissement aurait été dû à l'alcool ou à la faim. Ils me laissèrent fuir sous leurs quolibets. Heureusement.

Errer dans les ruines

Une autre fois, un réel vagabond a tenté de forcer ma porte. On était en hiver. J'attendais l'heure de sortir. J'avais tourné la manivelle pour avoir un peu de lumière. Une lueur pointait-elle sous la porte, attirant le gueux ? Je ne sais pas. Je lisais de ces livres que je récupère ici ou là.

En entendant que l'on tentait de forcer ma porte, j'éteignis la lumière et je me suis mis en position de défense, me saisissant de ma fidèle hache. Le gueux passa une tige de métal, tordue à dessein, dans l'embrasure et fit jouer le pêne, le soulevant de dans son logement dans la gâche. Il poussa alors la porte.

Je ne lui laissai pas le temps de réagir ou d'examiner la pièce. Venait-il piller ou bien cherchait-il un logis pour se protéger du froid mordant ? Je ne le sus jamais. Je ne lui demandai point. Le tranchant de ma hache lui ouvrit la gorge. Il tomba à genoux en gargouillant.

Je me ruais sur lui et but son sang jaillissant. Il y eut en moi un déferlement de joie. Je n'avais plus bu de sang humain depuis longtemps. Je me sentis revigoré et dans une santé extraordinaire les jours suivants.

Nul, à ma connaissance, ne chercha à savoir ce que cet homme était devenu. Je lui pris ce qui tient lieu d'argent aujourd'hui et enterrai son corps dans le bois à côté du prieuré.

Errer dans les ruines

4

Le prieuré doit son existence à notre malheur. Isabelle était déjà morte et moi déjà maudit. Le fier vicomte Etienne de Valbourg tremblait. Ses gens disparaissaient et on les retrouvait souvent saignés. Beaucoup avaient déjà fui, abandonnant là leur seigneur. Lui refusait de fuir. Il était seigneur du lieu et se devait de le défendre. Comment pourrait-il garder son honneur par devant la cour ducale ou son suzerain direct, le comte d'Hellouin, s'il fuyait ?

On disait que la cause de tout ce malheur chevauchait bien loin, à l'autre bout du duché, avec un moine érudit, pourchassant une sorcière dans le domaine du comte d'Heulbourg. Était-il la cause ? Le déclencheur, oui, mais bien involontairement. Je n'ai jamais éprouvé de ressentiment à l'égard de ce chevalier étranger ayant servi le duc de Morbourg dans les mêmes guerres que moi. Stephen Lehrer von Kirchburg aimait une fille de petite noblesse, Marie de Jobourg. Mais Robert le Fort, duc de Morbourg, lui avait ordonné d'épouser Isabelle de Valbourg. Et le chevalier savait qu'il serait cocufié par le duc car tel était bien son plan. Bien qu'il savait que cela lui apporterait sans nul doute des avantages et des remerciements du duc, Stephen Lehrer von Kirchburg n'appréciait pas la situation.

Errer dans les ruines

Sans doute fut-il soulagé, en fait, par notre malheur qui lui donna l'excuse nécessaire pour désobéir au duc et convoler avec sa douce amie. Il était parti au plus vite. Il s'était justifié par la nécessité d'informer le duc. Mais, en fait, je l'avais bien vu, il était dégoûté de cet effroyable gâchis.

Etienne de Valbourg tremblait. Et il ordonna donc que l'on construisit en urgence un monastère, un prieuré, une basilique, n'importe quoi pour chasser la malédiction frappant sa terre. Il n'était que vicomte et ses moyens étaient donc limités.

Sans attendre la réponse du comte, Etienne de Valbourg avait alerté les moines de Monville. Or l'abbaye était très liée au duc et à une branche cadette de sa famille, les vicomtes de Saint-Alban. L'occasion était trop belle de renforcer la position du duc dans cette partie de son domaine. Et le comte d'Hellouin pouvait-il se plaindre ? De quoi pourrait-il se plaindre ?

Relayant un financement ducal, la pieuse Mathilde de Saint-Alban apporta en personne l'or nécessaire à Etienne de Valbourg. Et celle à qui on devait un hospice à Morbourg, que l'on voyait déjà canonisée, organisa même l'envoi d'artisans.

Les premiers moines s'installèrent dans un petit bâtiment construit en une saison. Envoyés par l'abbaye de Monville, à laquelle ils restaient rattachés, ils vinrent prier Dieu de chasser le mal de ces terres.

Errer dans les ruines

Mais, en l'occurrence, le mal qu'ils voulaient chasser, c'était moi. Ils échouèrent. Dieu ne voulut pas les exaucer. Je continuais donc à ravager les gens du duc. Je ne touchais cependant jamais aux clercs. Du moins, jamais je n'en tuais.

Dès lors que je fus maudit, je n'osais pas, durant des siècles, approcher d'une église. Mais, malgré tout, je conservais le respect de l'Église.

Par accident, un soir, un moine qui patrouillait armé d'un crucifix et d'eau bénite me fit face. Il psalmodia en latin, ordonnant au fils des ténèbres de rejoindre Satan son maître. Cela ne me fit rien. Il m'aspergea d'eau bénite. Je fus mouillé mais je ne ressentis rien de plus. Quand il brandit son crucifix, je m'agenouillais par réflexe.

Le Seigneur était toujours mon berger. Le moine s'enfuit en hurlant, à bout d'arguments. Je le laissais fuir. Et, ce soir là, j'égorgeais un soldat avant de boire son sang.

Au fil du temps, le prieuré s'agrandit. On y compta bientôt, je crois, plus d'une dizaine de moines et quelques novices. Mais Etienne de Valbourg était toujours maudit. Ses gens mouraient. Ses enfants restés là mouraient. Sa femme, la pieuse Blanche, mourut, mais pas directement de mon fait. Elle mourut d'affliction. Cela attrista fortement Mathilde de Saint-Alban dont elle avait été, lors de sa jeunesse, dame de compagnie.

Errer dans les ruines

Le duc envoya des hommes, ce qui acheva de blesser l'orgueil du vicomte. Etienne de Valbourg ne parvenait pas à défendre ses terres contre une malédiction qu'il avait lui-même provoquée. Le comte d'Hellouin voulut aussi lui prêter main forte.

Mais ni le comte ni le duc ne me trouvèrent. Je connaissais bien la région. Je savais où me cacher. Et je savais comment les surprendre, la nuit.

Le château finit par être abandonné, bien sûr. C'est ainsi qu'il devint les ruines dans lesquels j'erre. Le prieuré aussi fut, un jour, abandonné. On m'a dit que l'abbaye de Monville avait été détruite et qu'un hôpital avait pris sa place.

Mais, à l'époque où le prieuré commençait à résonner des champs religieux, le château était encore bien solide. Etienne de Valbourg, lui, s'écroula bien plus vite que les murs de son domaine. On dit qu'il devint fou.

Il voulut, un soir, brûler la ferme de mes ancêtres. Elle était abandonnée. Je parvins à sauver l'exemplaire de l'Évangile selon Saint Jean que j'avais ramené de Monville. Surtout, me trouvant enfin face à face, seul à seul, avec le vicomte, je le tuais.

On retrouva son cadavre à demi calciné le lendemain. Il avait été vidé de son sang jusqu'à la dernière goutte.

Errer dans les ruines

5

Quand je sors de mon repaire actuel, une ancienne cave à demi-enterrée qui servit un temps d'armurerie, je me retrouve dans les ruines. De temps en temps, je constate que tel endroit a changé : le lierre a davantage poussé, un arbuste a réussi à glisser ses racines ou une pierre a explosé sous l'effet du gel, entraînant l'effondrement d'un pan de mur.

Depuis quelques années, je l'ai dit, des gens prennent soin des ruines et tentent même d'arrêter leur décrépitude. Les changements que j'observe peuvent être, désormais, la disparition d'un lierre ou d'un arbuste, ou la réparation d'un pan de mur.

Une route noire sépare, depuis des années, le château du prieuré. Les gens du temps actuel ont remplacé tous les bons vieux chemins de terre ou même les routes pavées par de telles routes noires sur lesquelles est déversée régulièrement une sorte de mélasse puante mélangée à des graviers.

Les véhicules qui se meuvent sans la force des chevaux ne semblent pas subir trop de cahots. Peut-être sont-ils plus fragiles que nos anciens chariots. Ou peut-être sont-ce les gens qui sont plus fragiles.

Jadis, on mourait sans en faire toute une histoire à tout âge, que l'on tête encore sa mère ou que l'on ait

Errer dans les ruines

vécu des dizaines de printemps. Désormais, les gens ne semblent plus accepter la mort. Pourtant, quoi de plus universel et naturel que la mort ?

Le prieuré a longtemps été abandonné. Lui aussi tombait progressivement en ruines. Mais des gens d'ailleurs l'ont acheté et transformé en une sorte d'hospice. Et, dans cet endroit, des gens qui désirent mourir viennent chercher ce qui est refusé ailleurs. Il fut un temps, on parlait beaucoup de cet endroit à l'auberge du village.

Quand je ressens le besoin de la compagnie des hommes, je me glisse parfois à l'auberge. Je m'y installe dans un coin. Je bois un peu de vin que je paye avec le peu d'argent que j'arrive à posséder. Parfois, j'achète quelques biens, comme mon étrange lampe à manivelle, au magasin en face de l'auberge. Je suis obligé, aussi, d'acheter des vêtements régulièrement car ceux-ci s'usent tandis que mon corps semble presque immortel.

Le village a beaucoup changé, au fil des siècles, mais des choses restent immuables. La place centrale de l'auberge dans la vie sociale en est une. Ce alors même que l'auberge a changé d'endroit. Le marché a été remplacé par le grand magasin.

Discrètement, avant l'aube, j'y négocie des lapins, des sangliers, parfois des cerfs. Tous parfaitement saignés. Les bouchers saluent la propreté de mon travail. Et ils n'ont aucune balle à extraire.

Errer dans les ruines

Jamais je n'achète de nourriture. Le sang est la seule qui me convienne. Celui des bêtes me suffit mais celui des humains est bien meilleur. A quelques exceptions près, comme le vagabond ayant forcé ma porte, je me refuse à boire du sang humain depuis que la maison du vicomte est éteinte. Ma vengeance étant achevée, je n'ai plus à tuer mes frères ou mes sœurs.

A côté de l'auberge, la route noire franchit la Sanbec avant de filer vers l'autre versant de la vallée, vers le village de Clintebourg. J'ai crû comprendre que le hameau d'autrefois est devenu un riche village car on y fabrique ce qui permet aux lampes sans huile de briller. Et cette chose serait livrée dans chaque demeure par ces longs fils que l'on voit au sommet de poteaux tout le long des routes. Ces fils doivent être, en fait, des sortes de tuyaux.

On pourrait croire que les rivières, comme la Sanbec, ne changent pas. Mais les humains laissent leur marque partout. La petite rivière sablonneuse et sinueuse est devenue un canal. Son embouchure, une baie naturellement abritée, a été agrandie et protégée par des digues. Le port est aujourd'hui bien plus grand que du temps de ma jeunesse.

Le château, ou ce qu'il en reste, est situé en haut d'une butte dominant la vallée de la Sanbec. La route, d'un côté, suit la côte jusqu'à Morbourg, de l'autre, descend jusqu'à l'auberge où elle rejoint la grande route qui traverse les champs, là encore jusqu'à Morbourg.

Errer dans les ruines

A mi-hauteur entre l'auberge et le château se situent l'église et le presbytère. J'ai vu bien des prêtres se succéder au fil des siècles dans ce village. Certains étaient des fripouilles ne songeant qu'à s'engraisser sur le dos des paysans apeurés par les sermons les vouant tous aux enfers ou rappelant la vieille malédiction frappant le lieu, c'est à dire moi. D'autres étaient des saints. Beaucoup étaient quelque part entre les deux.

Avec le rejet de la mort est venu celui de l'Église. Les grandes messes n'attirent plus tout le village, même pour les pâques. Les prêtres se sont appauvris. A tout malheur, des choses bonnes : les saints sont désormais majoritaires. Mais cette époque me heurte de bien des manières et cette légèreté avec laquelle est désormais traité Dieu en fait partie. Parfois, je me dis qu'il me faudrait reprendre un massacre d'une famille pour amener les gueux à se préoccuper de Dieu. Mon âme n'est-elle pas damnée pour l'éternité ? Le mal que je ferais ne serait-il pas plutôt un bien en redonnant aux paysans la peur du Ciel ?

Mais je ne me sens pas le courage d'incarner autant le mal. Il me reste cet exemplaire du Saint Evangile selon Saint Jean, un parchemin recopié par un moine de Monville et qui me fut offert par le duc Robert le Fort en remerciement pour mes services. L'ouvrage avait été choisi pour honorer mon père, baptisé Jean.

Errer dans les ruines

6

Je me souviens, il y a bien longtemps, quand j'ai compris que j'étais damné. Les gens du vicomte avaient jeté mon corps, mon cadavre, dans le cachot dont on m'avait extrait, encore vivant, quelques heures auparavant. Il fallait d'abord s'occuper d'Isabelle de Valbourg. Mon enterrement se ferait plus tard, dans la nuit, dans une fosse discrète et anonyme, tel un vagabond.

Mon corps me faisait mal. C'est ainsi que je compris que j'étais vivant. Pourtant, ma mort était certaine. Je ne compris pas ce qui était arrivé. J'avais du sang dans la bouche. Ce n'était pas le mien. Et, au lieu de me dégoûter, ce sang me mettait en appétit. Je le goûtais, le dégustais et l'avalais. Je me sentis mieux. Les douleurs déchirant mon corps s'estompèrent.

J'étais dans un cachot sombre. Je connaissais bien ce cachot : j'y avais vécu quelques jours. Les rats me reconnurent et se dirent qu'un tel morceau de viande méritait d'être dégusté. Les premiers s'approchèrent.

Après tout, c'était un juste retour des choses. Durant les sièges, pendant les guerres ducales, j'avais mangé des rats, comme bien de mes compagnons. Enfermé ici, affamé, j'avais essayé d'en attraper mais

Errer dans les ruines

j'étais trop faible, après les tortures, pour rivaliser avec leur rapidité.

Quand un premier rat mordit dans une de mes cuisses, je me débattis. Les rats fuirent en couinant. Un cadavre qui remue, ce n'est plus un cadavre. Ils se réunirent en conclave dans un coin, près d'un trou qui leur servait à entrer et sortir. Ils m'observèrent.

Encore à demi assommé, je me redressais et m'assis contre le mur. La tête me tournait, comme lorsque l'on ressent une grande faim. Et j'avais une grande envie de sang. Je ne pensais qu'à cela.

Comme on ne ligote pas les morts, je n'étais pas enchaîné. J'étais libre de mes mouvements et, à ma grande surprise, je pouvais me remuer. Les douleurs s'estompaient rapidement.

Au bout de plusieurs heures, un garde pénétra dans le cachot. Il marmonnait, furieux d'avoir été désigné pour jeter le cadavre dans la fosse qui l'attendait. Il fut surpris de ne pas trouver mon corps jeté n'importe comment sur le sol du cachot mais il n'y fit pas plus attention que cela.

Je sentais le sang qui baignait le corps de ce garde. J'en avais une soif terrible. Il aurait pu être couvert de sang ou déjà écorché que je n'aurais pas senti davantage le sang bouillonner.

Quand il se pencha sur moi pour m'attraper sous les aisselles et me traîner hors du château jusqu'à la fosse qui m'était destinée, mon étreinte se resserra sur

Errer dans les ruines

lui avec plus de force qu'autour d'une donzelle. Et je le mordis à la gorge, là où le sang semblait à la fois abondant et affleurant. Alors je bus avec délectation.

Il tenta bien de crier mais je maintenais sa bouche contre mon épaule. Il tenta aussi de se débattre mais je le retenais fermement avec une position bien plus avantageuse que la sienne : je reposais au sol, lui n'avait aucun point d'appui sauf moi.

Bientôt, le garde fut vidé de son sang. Je ne vis pas son visage : l'endroit était sombre. J'imaginai une expression de terreur. Plus tard, je crus me souvenir d'un visage mais c'était le fruit de mon imagination.

Quelques instants après avoir rejeté le cadavre sur le sol, à la grande consternation des rats, je pus me lever. J'étais presque saoul. Le sang que j'avais bu m'irradiait de sa chaleur. Et mon corps semblait en parfait état.

J'étais damné mais je ne comprenais pas encore ce qui arrivait. Je me souvenais être mort. Et, pourtant, je me levais, je respirais, je bougeais. Je me tâtais les membres : aucun ne semblait blessé. Mon cou bougeait normalement.

Je décidai de sortir et de fuir. J'étais mort une fois, inutile de donner l'occasion au vicomte de me tuer de nouveau.

Je cherchais sur le garde une arme mais il n'avait rien. Je dérangeais, durant ma recherche, les rats qui protestèrent. Qu'on les laissât manger en paix ! Tel était

Errer dans les ruines

une revendication, ma foi, fort honnête et juste. Je leur abandonnais donc le cadavre du garde et me précipitais dehors.

Après un petit couloir, je me trouvais dans la cour du château. Je veillais à rester dans l'ombre des murs. La cour était vide mais on entendait des cris, des pleurs, des prières, dans la chapelle tandis que de la lumière s'échappait par les fenêtres et sous la grande porte.

La herse n'était pas totalement fermée. Un garde était posté pour éviter qu'on entre nuitamment par là mais il ne s'attendait pas à être attaqué par derrière. Je bus son sang encore une fois avec délectation. De toute évidence, on attendait que l'on ait jeté mon cadavre en dehors du château pour refermer. Quelque part, la manœuvre réussit car je quittais en effet le château.

Le garde placé sur le chemin de ronde me héla mais je m'enfuis en courant. Il décocha une flèche mais me rata assez largement : viser de nuit n'est pas simple, surtout un ancien guerrier qui sait courir comme il convient pour échapper aux archers.

Je m'enfuis dans la nuit, dans la forêt. Je connaissais des endroits où me cacher. Jamais les soldats ne me trouvèrent.

Errer dans les ruines

7

Si j'avais, aujourd'hui, à m'enfuir de la sorte, je serais bien ennuyé car il n'y a plus guère de cachette dans cette époque où l'homme est partout. Les forêts ont disparu. Il ne reste que ce petit bois qui enserme le prieuré, comme si on voulait le cacher aux regards des hommes. Il est vrai qu'en cette époque où on nie la mort, montrer un endroit où les gens peuvent venir mourir est probablement indécent.

En léger contrebas du château, vers l'intérieur des terres, il y avait la ferme de ma famille. Elle a disparu, bien entendu. Une fois incendiée par Etienne de Valbourg dans son accès de folie, personne ne l'a reconstruite. Les terres ont été abandonnées, le troupeau dispersé dans la nature. Et puis, petit à petit, des voisins ont grignoté ici ou là des terres, ont récupéré des bêtes errantes... Je ne les empêchais pas. A quoi bon ? Je n'avais plus de famille à héberger ou à nourrir et, moi-même, je n'étais plus un homme. Je respectais mon serment : je n'avais rien vendu.

J'ai vu le village de Valbourg changer. J'ai vu disparaître les maisons de bois et de torchis, cédant petit à petit la place à des maisons en briques ou en pierre artificielle grise. Le plus misérable de ce temps vit dans un confort qu'un seigneur de ma jeunesse aurait

Errer dans les ruines

apprécié. Malgré tout, les gueux semblent toujours mécontents, cela ne change jamais.

Engoncé dans mon vaste manteau, sans doute me prend-on pour un original, voire un vagabond, quand je me mêle aux hommes de ce temps. Nul ne semble plus s'étonner de rien. Quand j'étais encore un homme promis au salut, un être comme moi aurait fait l'objet d'enquête et aurait probablement été pendu ou brûlé après un bien court procès.

Je me mêle aux hommes rarement, il est vrai, leur donnant peu le loisir de vraiment s'intéresser à moi. Je vends le produit de ma chasse au grand magasin face à l'auberge. Une fois les bêtes saignées, leur viande m'est inutile : je ne peux la manger. Jadis, je gardais les peaux mais je ne suis pas tanneur et mes expériences n'étaient guère probantes. J'achète dans le même magasin les vêtements ou les outils dont j'ai le besoin, ainsi que quelques livres, de temps à autre.

Parfois, je vais boire du vin ou de la bière à l'auberge, en profitant pour écouter les racontars. Si je ne peux pas manger, je peux boire. J'ai fait, au fil du temps, des expériences sur ce que je peux consommer ou ce qui me rend malade. L'alcool me saoule vite mais je peux en boire.

Devant m'abriter durant le jour, je ne m'éloigne jamais de mon refuge. Je ne marche que jusqu'à l'endroit d'où je peux revenir avant l'aube.

Errer dans les ruines

8

Les premiers temps de ma damnation, j'errais donc entre diverses cachettes tout en assouvissant ma vengeance. Quand je compris ce que j'étais devenu, après avoir tenté de manger comme un homme et de m'exposer au soleil levant, je pris l'initiative de libérer mon troupeau. Il s'égaya dans la forêt. Les vagabonds en firent sans doute en partie leur pitance, le reste étant récupéré par des voisins.

De ma ferme, je récupérerai surtout les outils et les choses les plus précieuses. J'en dissimulai une part dans une cache en pierre sous le sol. Ce n'est que lorsqu'Etienne de Valbourg mit le feu au bâtiment que je savais ce qui aurait probablement été brûlé : la cache était fermée par un simple volet de bois.

Les armes, comme ma fidèle hache, me furent bien utiles pour assouvir ma vengeance. Il en fut de même des outils que j'utilisais pour aménager mes caches ou construire des pièges.

Même si mon appétit était grand, il m'arrivait de ne pas pouvoir saigner totalement plusieurs hommes tombés dans un piège et suffisamment blessés. Parfois, je devais les blesser davantage ou les tuer avant de me délecter de leur sang. Je privilégiais autant que possible le sang encore vif : il me nourrit davantage.

Errer dans les ruines

Durant les premiers temps, ma vengeance me permettait de me nourrir le plus souvent de sang humain. Cependant, certains jours, j'appris dès le départ à apprécier le sang d'animaux. Détestant le gâchis, je donnais alors le produit de ma chasse à quelque paysan pauvre. La malédiction qui frappait la puissante famille de Valbourg devenait donc une bénédiction pour les gueux.

Bien souvent, être de garde la nuit était synonyme de mourir. Bientôt, il fallut au vicomte placer la moitié de sa troupe sur les remparts et tout fermer dès la nuit tombée.

Mais je connaissais les coins et recoins du château, y compris un certain passage, donnant près de mes terres, qui était normalement dissimulé par un rocher et fermé par une grille. Durant un certain temps, je pus l'utiliser pour pénétrer dans l'enceinte et attaquer un soldat isolé au cours de sa ronde, en me cachant dans l'ombre d'un pilier ou d'un mur. Déjà habitué à de telles opérations durant les guerres du duc de Morbourg, je devins réellement un expert de l'élimination des sentinelles en les saignant au plus vite.

Bientôt, le vicomte n'eut plus guère de troupe à lui. Certes, quelques hommes lui avaient été envoyés par ses suzerains mais ces soldats subirent le même sort. Veuf, sans héritier si ce n'est sa fille Marguerite mariée à Enguerrand d'Hellouin, le futur comte, il sombra dans une folie épouvantable.

Errer dans les ruines

Il ne garda bientôt que deux hommes dans sa chambre la nuit. Le jour, il me cherchait, l'épée à la main. Je l'aperçus une fois, au crépuscule. Il n'était pas passé loin de ma cache du moment mais je m'étais bien dissimulé. Et j'entendais les hommes parler à l'auberge ou les soldats entre eux autour d'un feu.

Enfin, un soir, il garda ses deux derniers hommes avec lui et se décida à venir m'affronter sur ma terre, celle de la ferme de ma famille. Il était persuadé qu'il me trouverait là.

Mais, n'ayant pas réussi à me découvrir, il entra dans une rage indescriptible. Je me dirigeais alors vers le château, décidé à en finir au plus vite en tuant les deux derniers gardes puis le vicomte. Mais mes pas me menèrent par ma ferme.

Je vis le vicomte hurlant sa rage, me maudissant et maudissant l'incompétence de ses hommes. Je me dissimulai dans un buisson et j'attendis.

Enfin, les deux hommes et le vicomte se séparèrent, armes en main. Le vicomte avait une épée et un poignard, ses acolytes un poignard et une hache. Ils fouillaient ma demeure, cherchant une cache. Ils n'en trouvèrent pas. La petite trappe de la cachette où mes biens les plus précieux étaient dissimulés était bien trop petite pour que je puisse m'y glisser.

Ils étaient suffisamment proches les uns des autres pour pouvoir se porter secours et assistance dès que l'un des trois me trouverait. Du moins, c'est ce

Errer dans les ruines

qu'ils pensaient. Mais, me dissimulant dans l'ombre d'un pan de mur, je surpris le premier soldat d'un coup de masse donné derrière le crâne. Puis vint le tour du second, dans des circonstances similaires.

Il ne restait donc que le vicomte et moi. Il portait sa torche dans la même main que sa dague et s'aperçut soudain qu'il était seul. Je fus devant lui, le défiant avec haine, dans la pièce principale de la ferme. Alors il entreprit de détruire mon domaine en y mettant le feu en commençant par le chaume du toit.

Tandis que la fumée commençait à tout noyer, nous nous battîmes, lui avec une épée et une dague, moi avec ma hache et ma masse. Je lui brisais la main portant l'épée et tranchait celle qui portait la dague. Alors je le saignais à la gorge.

Je me précipitais pour sauver mes trésors, dont l'exemplaire de l'Évangile selon Saint Jean, les mettant à l'abri de mon manteau, avant d'achever de saigner mon ennemi. Alors seulement, tandis que le toit commençait à s'effondrer, je fuyais, laissant le corps d'Étienne de Valbourg être la proie des flammes.

Nul n'osa sortir de nuit pour éteindre l'incendie. Ce n'est qu'au matin, une fois le feu anéanti par une pluie providentielle, que l'on vit le résultat.

Errer dans les ruines

9

Il se trouve que je fus témoin, il y a quelques années de cela, d'un incendie. Dans l'époque où, désormais, je vis, l'organisation est bien meilleure que lorsque je n'étais qu'un homme. Ma ferme avait brûlé sans que nul n'intervienne, il est vrai aussi par peur de sortir la nuit alors que je rôdais et par peur du vicomte à l'origine de l'incendie. Et il ne restait guère de monde pour sortir, de toutes les façons.

Dans le village de Valbourg, toutes les maisons qui existaient à l'époque où j'étais un homme comme les autres ont disparu. Même l'église et le presbytère ont été détruits et reconstruits. A vrai dire, je serais même incapable, aujourd'hui, de me rappeler exactement où étaient telle maison d'un ami, telle ferme dont les paysans étaient des gens que j'appréciais, et ainsi de suite. Les routes ont changé. La Sanbec a été canalisée. Le relief, même, des terrains a été modifié : des buttes ont été aplanies, des creux comblés, des pentes corrigées... Parfois, je me demande si je vis bien dans le même village depuis tous ces siècles.

Mais je m'égare. Revenons à l'incendie puisque c'est ce que je voulais conter. Il se trouve que je chassais le lapin pas très loin de Clintebourg, sur la montée de l'autre côté de la Sanbec. Or, dans une maison située à

Errer dans les ruines

proximité de la route vers Clintebourg, une cheminée se mit à cracher des flammes. Je les aperçues dans la nuit.

Puis je vis que la maison elle-même brûlait. Même lors de ma jeunesse, un incendie de cheminée pouvait être très dangereux. Que s'était-il passé ? Je l'ignore encore aujourd'hui.

Mais je décidais d'interrompre ma chasse alors que je ne m'étais pas encore nourri. J'approchais quand, soudain, une grande explosion retentit, détruisant une partie de la maison et soufflant toutes ses fenêtres. Le feu était partout, désormais, et des morceaux de je ne sais quoi avaient été projetés, continuant de se consumer de longues minutes en l'air ou sur le sol alentour.

A l'étage, je vis quelqu'un s'agiter devant une fenêtre. Il tentait d'appeler à l'aide mais semblait incapable de réellement marcher.

Plus loin, dans le village, l'explosion avait réveillé des gens qui regardaient aux fenêtres et semblaient pris de panique. Quelques uns commençaient à sortir et, après des hésitations, se dirigèrent vers la maison en flammes.

J'y fus bien avant eux. Un escalier était positionné du bon côté et ne brûlait pas encore. Je forçais donc la porte et grimpais à l'étage. J'y trouvais une femme aux jambes blessées qui tentait de ramper vers l'escalier en tenant dans ses mains un bébé qui hurlait. L'enfant semblait aller bien. Un homme était inanimé un peu plus loin sur le sol. L'explosion semblait

Errer dans les ruines

avoir projeté leur lit qui était à demi tombé dans un trou dans le plancher.

En m'apercevant, la femme me supplia de sauver son enfant. C'est bien là le réflexe d'une mère. Comme si elle ne pouvait pas avoir d'autres enfants et comme si cet enfant, orphelin, pouvait espérer une bonne vie voire, simplement, de survivre à la faim sans personne pour le recueillir.

Qu'importe ! Je prenais le bébé sous un bras et soulevais la mère par une aisselle. Elle hurlait de douleur mais réussit à faire les pas qu'il fallait avant de monter sur mon dos. Je descendis ainsi l'escalier et allais déposer la mère et l'enfant à l'air libre. Puis je remontais chercher l'homme que je dus porter.

C'est alors seulement que je réalisais que mes mains étaient pleines de sang. L'odeur de fumée avait d'abord dissimulé celle du sang mais mon appétit était trop terrible. L'homme aussi avait une partie du corps ensanglanté. Je le pris sur mon dos et, tout en le descendant par le même chemin que sa femme, je me léchais les mains.

Des gens s'affairaient autour de la mère et de son enfant. Ils me félicitèrent. Ils me dirent que la mère avait déclaré qu'il n'y avait qu'eux trois dans la maison. On me parla d'un objet dont j'ignore le fonctionnement mais dont j'entends souvent le nom (le téléphone), des sapeurs-pompiers, et d'autres choses.

Errer dans les ruines

Avec l'aide des villageois, nous portâmes la famille que je venais de sauver un peu plus loin. Certains repartirent vers chez eux chercher à boire et divers onguents pour commencer à soigner ces pauvres gens. Moi, je restais abruti à côté. On crut que j'étais blessé. Mais, non, seul mon grand manteau de l'époque avait un peu souffert.

Ce que les villageois ne comprenaient pas, c'est que je sentais l'odeur du sang des blessés après avoir ressenti les pulsations cardiaques dans les cous des deux adultes que j'avais transportés. L'explosion les avait écorchés et le sang m'excitait. La tête m'en tournait. Je me retenais de bondir sur le premier humain que je pourrais saigner.

Puis un véhicule sans chevaux arriva à vive allure en faisant un bruit épouvantable et en diffusant une lumière rotative. Bien que je m'habituais aux bizarreries de cette époque qui n'aurait pas dû être la mienne, je fus pris de peur. Des hommes en uniforme se déployèrent et projetèrent de l'eau sur l'incendie. Je présume que la force qui sert à faire bouger ces véhicules peut aussi faire bouger de l'eau. Je me forçais à ne pas m'étonner trop visiblement.

Alors qu'on les emmenait sur des civières, l'homme et la femme eurent un sursaut et parvinrent à s'embrasser.

Errer dans les ruines

10

Ce baiser me rappelle ma première véritable rencontre avec Isabelle de Valbourg. Oh, bien sûr, en tant que paysan et fils de paysan du village ayant grandi à l'ombre du château, je connaissais chaque enfant du vicomte. Quand je partais pour une guerre, je trouvais ces enfants grandis à mon retour. Parfois, il y en avait un nouveau. Parfois, l'un était mort. Mais c'était tout.

Un vicomte vivait au milieu de ses gens même si beaucoup des hommes d'aujourd'hui ont une vision déformée du temps de ma jeunesse. Certes, il demeurait en son château. Mais il était fréquent d'avoir à s'y rendre, pour verser ses impôts comme pour effectuer une requête. Et puis le vicomte visitait ses terres sans cesse, souvent avec ses fils. Si chacun le connaissait, lui, sa femme et ses enfants, en retour, il connaissait la plupart des familles. Et, pourtant, Etienne de Valbourg n'était pas le plus pieux ou le plus doux des hommes. Il était même brutal et impétueux. Pour être franc, il n'était guère aimé. Il pâtissait, il est vrai, de la comparaison avec son père, réputé pour sa bonté et son sens de la justice. Mais Etienne de Valbourg était juste et il était respecté.

Au moment où je place ce récit, Isabelle de Valbourg avait environ seize printemps et donc l'âge de

Errer dans les ruines

convoler puis d'enfanter. Elle-même, je l'ai dit, envisageait plutôt d'entrer au couvent. Mais elle était noble, fille d'un vicomte, et n'était donc pas libre de son destin. Elle s'était ouverte de son désir à sa marraine Mathilde de Saint-Alban qui visitait au moins une fois par an son ancienne dame de compagnie devenue Blanche de Valbourg, la mère d'Isabelle. Et Mathilde de Saint-Alban lui avait rappelé ses devoirs, les mêmes auxquels les vicomtesses avaient dû, au même âge, céder.

Comme la ferme de ma famille était proche du château et que nous étions des paysans libres, Isabelle nous connaissait bien, mes frères, mon père et moi. Et, même si elle était aimable et veillait à toujours nous saluer par nos noms, il est évident que nous, en retour, la saluions avec respect. Elle était la fille de notre seigneur.

Mon père se mourait, sans doute plus de chagrin qu'autre chose. Ses deux fils aînés étaient morts. Et il avait forcé son plus jeune fils (moi) à revenir à la ferme au lieu d'embrasser un destin plus prestigieux. Moi aussi, je me devais de céder à mon devoir. Il me fallait me marier rapidement et fonder une famille, ce à quoi un guerrier et plus encore un clerc se doivent de renoncer. Mais un paysan libre propriétaire de sa terre a, de ce point de vue, les mêmes devoirs qu'un noble.

Oh, bien sûr, en tant qu'ancien guerrier, je n'étais plus puceau. Les paysannes faisaient souvent partie du butin des pillages. Et, entre les combats, il y avait des

Errer dans les ruines

gueuses marchandant leurs charmes dans les auberges bordeaux.

Je n'ai guère changé, je crois. Ma peau a blanchi, comme mes cheveux. Mais je ne sais pas si les dames d'aujourd'hui aimeraient que je les serre dans mes bras. Au temps de ma jeunesse, j'étais jugé bel homme. J'étais musclé, plutôt grand, au visage avenant malgré quelques traces de blessures anciennes. Mes cheveux blonds, je les portais jusque sur la nuque, comme un paysan, pour protéger mon cou du soleil. Je les tressais quand je pouvais lorsque j'étais guerrier : les cheveux sont de bonnes protections contre les lames de toutes sortes.

Ce jour-là, je venais d'achever de labourer un petit champ. Je me rafraîchissais sur la rive d'un ruisseau après avoir libéré mes deux bœufs de leur joug. Ils broutaient sur les bords du champ qu'ils avaient retourné en attendant de rentrer à l'étable.

Tout d'un coup, je m'aperçus que, assise sur une pierre sur le bord du ruisseau, un peu plus haut, Isabelle de Valbourg me regardait. Ses longs cheveux blonds étaient censés être cachés dans son voile mais le vent avait sans doute contribué à leur libération partielle. Sa longue robe de laine la couvrait jusqu'aux pieds. Mais son visage souriait, lumineux tel un soleil.

Je fus surpris et tellement saisi par sa beauté que je fus immobile et silencieux en la regardant, bouche

Errer dans les ruines

bée, avant de, enfin, la saluer avec le respect nécessaire. Elle rit en voyant ma gêne.

Alors elle se leva et marcha d'un pas qu'on aurait dit de danse jusqu'à moi. Son front m'arrivait au menton. Par respect, je mis donc un genou à terre. Encore une fois, elle rit. Un petit rire plein de douceur et de bonheur. Elle n'était pas faite pour être noble. Son âme ne possédait pas l'arrogance nécessaire à la tenue de son rang.

« Messire Joseph, eh bien, le beau guerrier est redevenu paysan. Les dames d'ici vous regardent, vous savez ? »

Je rougis en silence tandis qu'elle soupirait.

« Je voulais convaincre mon père de me laisser entrer au couvent, même si les démons me tentent souvent à la vue ou au souvenir de beaux hommes. Mais Monseigneur le duc Robert le Fort en a décidé autrement. Mon père est en colère car il me destinait à un mariage avantageux pour notre maison. Ma mère est triste car je ne rentrerai pas au couvent comme elle-même aurait voulu. Le duc Robert me destine à un chevalier qui devrait être parmi nous dans quelques temps, un compagnon de vos guerres m'a-t-on dit. Peut-être le connaissez-vous ? »

« Quel est son nom, mademoiselle ? »

« Stephen Lehrer von Kirchburg. »

« Un mercenaire. Bel homme. Vigoureux avec les dames. Courageux. Fort. »

Errer dans les ruines

« Doux, gentil, dévot et pieux ? »

« Je crains, Mademoiselle, que ces adjectifs ne soient pas appropriés. A moins qu'il n'ait beaucoup changé avec les récentes années. Il a préféré violer des nonnes plutôt qu'aller à la messe, lors d'un pillage. »

« Violer des religieuses ? Quel monstre ! »

« Des nonnes. Il fit attention à ne pas toucher des sœurs ayant déjà prononcé leurs vœux. »

« Et vous lui faites compagnie ? »

« Je préfère que les paysannes s'offrent à moi. Parfois, ce sont des filles vierges que l'on me donne pour paiement de mon départ rapide sans tout incendier. Mais prendre des filles contre leur volonté et celle de leurs pères n'est guère dans mon habitude. »

« Et, ensuite, ces filles vont au couvent expier leur pêché de chair ? »

« Pas les paysannes. Les filles de nobles, oui, bien sûr. Mais les paysans sont moins regardant sur la pureté chaste de leurs épouses. Ils s'essayent souvent plusieurs fois dans les blés ou le foin avant de se marier. »

Elle resta songeuse.

« Mais les nobles, elles... »

« Nul chevalier ne voudrait d'une femme qui ne serait pas pure et chaste avant leur mariage ou qui serait infidèle après. »

« Après le mariage... Il arrive que le duc fasse se marier des filles qu'il convoite à ses gens avant d'en

Errer dans les ruines

user comme un malandrin. Et ses gens, bien que cocus, ne s'en plaignent pas. »

« En ce cas, sans doute le duc leur fait-il honneur... »

Elle fit une moue amusée avec sa jolie bouche. Nous restâmes silencieux tandis qu'elle me regardait. Ses magnifiques yeux clairs se vrillaient dans les miens. Et je n'osais pas détourner le regard, me surprenant moi-même de mon insolence.

« Vous êtes bien bel homme, Joseph le Blond, un véritable messenger des démons de la chair » finit-elle par dire.

Je fus surpris. Elle éclata de rire. Elle rit longtemps tout en me regardant. Je n'osais pas bouger. Elle était la fille de mon seigneur. Je lui devais le respect.

Enfin, elle me prit le visage entre ses douces mains. Elle hésitait, avançait, reculait, mais, finalement, vint poser ses lèvres sur les miennes. Elle m'embrassa d'abord presque chastement. Puis, les démons la torturant aidant sans doute, de plus en plus fougueusement. Je n'osais pas la prendre dans mes bras.

Enfin, elle se sépara de moi.

« Vous êtes un bien bel homme, Joseph. »

Puis elle s'enfuit en courant vers le château.

Errer dans les ruines

11

Parmi les choses qui, au fil des siècles, ont changé et ne cessent de me choquer, il y a bien sûr le dédain affiché envers Dieu. Mais, juste après, la légèreté des femmes et des hommes en matière d'amour a sa place. Aujourd'hui, si j'en crois ce que j'entends ou que je lis ici ou là, il ne viendrait plus à l'idée d'aucun homme d'attendre de son épouse qu'elle fut vierge lors de son mariage. Même le cocufiage semble, en une certaine mesure, toléré, surtout si l'homme n'a pas la fougue répondant aux désirs de la femme. Ou si celle-ci veut un peu de variété dans les plats qui lui sont servis. Et puis, avant le mariage, ma foi, connaître l'amour n'est plus un drame.

Il est vrai que, aujourd'hui, on « maîtrise sa fécondité ». Ce terme aussi m'a longtemps choqué, avant que je convienne que ce qu'il recouvre est tout de même bien pratique.

Plus d'une fois, en allant chasser la nuit quelque lapin ou plus gros animal, je trouvais des couples réfugiés dans des véhicules sans chevaux. Et leur activité ne laissait guère de doute.

Sur la route de Clintebourg, dans le village ou près de son entrée, il y a, dit-on, une sorte de bal plus ou moins permanent. On peut y danser chaque soir, y

Errer dans les ruines

séduire quelque donzelle et repartir avec elle pour s'adonner aux choses de l'amour. Mais nul ne semble véritablement avoir envie d'emmener sa conquête en son céans. Il s'agit d'un jeu pratiqué avec le minimum de pudeur et le maximum de plaisir.

Il m'est arrivé, plus d'une fois, donc, de surprendre de tels jeux. Et la demoiselle, sortant de la voiture, retournait visiblement au bal. Certaines fois, j'en surprénais avoir plusieurs visites dans divers véhicules avec des hommes différents au cours d'une même soirée. Mais elles ne se faisaient pas payer. Elles semblaient ne vouloir que leur plaisir de la chair, sans en faire un métier, et sans vouloir, bien sûr, se consacrer à une union sacrée avec chacun des hommes de la soirée.

Les choses étaient décidément bien différentes lors de ma jeunesse. Mais qu'importe ! Si Dieu permet de tels pêchés, c'est peut-être que les prêtres nous trompaient sur leur gravité.

Depuis que je suis damné, je ne fréquente plus guère les donzelles. Et ma puissance est devenue pour ainsi dire nulle. Même seul, je ne puis plus me tirer un grand plaisir.

Quoiqu'il en soit, les dames d'aujourd'hui auraient, au temps de ma jeunesse, été toutes enfermées au couvent voire pendues ou brûlées.

Errer dans les ruines

12

Peu après le premier baiser que me donna Isabelle, mon père mourut. A cette époque, ce n'était qu'un drame ordinaire. La mort était notre compagne. Il y eut une cérémonie à l'église, on creusa un trou dans le cimetière et il fut enterré. Il convenait que je prenne le deuil quarante jours, ce que je fis. Concrètement, pour un paysan célibataire comme moi, vivant dans un petit village, cela ne changeait pas grand-chose sauf les tenues noires. Je visitais également chaque jour la tombe de mon père durant le temps du deuil.

Isabelle de Valbourg était présente à l'enterrement ainsi que sa mère. C'était là chose courante et sans la moindre signification particulière en dehors de la solidarité du vicomte avec ses gens. Mais je vis qu'Isabelle était contrariée. Je me devais d'éviter le contact avec la gente féminine durant quarante jours. De toute évidence, ses plans en étaient perturbés.

J'avais juré à mon père de ne jamais céder la ferme familiale. Il me fallait maintenant décider de mon destin. Cela signifiait, en fait, choisir une femme qui me ferait assez d'enfants pour que l'un continue d'exploiter la terre de mes ancêtres. Bien entendu, il fallait que cette femme soit de ma condition.

Errer dans les ruines

Personne n'envisageait que j'épouse une noble. J'aurais pu épouser une fille de serf avec l'autorisation de son seigneur en lui rachetant sa liberté. Mais une fille de paysan libre, pouvant m'apporter une dot en terre ou en cheptel, aurait été préférable. Et, comme Isabelle me l'avait dit, les filles du village parlaient de moi. Malgré le deuil, plusieurs me firent des sourires appuyés à chaque fois qu'elles me croisaient. Et, de toute évidence, elles s'arrangeaient parfois pour me croiser plus que cela n'aurait été nécessaire.

Je voyais surtout le curé de mon village. Celui-ci veillait avant tout à récupérer la dîme et les prix de ses services. Pour qu'il daigne prier et faire prier pour mon père, cela valait sa somme d'argent. Je fis ce que mon devoir me commandait, même si les sommes versées étaient conséquentes.

Il n'oublia pas de me rappeler mon obligation de trouver une bonne épouse bien pieuse pour me faire des enfants. Chaque mariage était une bonne affaire, chaque baptême également. Mais ma fortune était faible. Me marier serait compliqué, même si j'étais un paysan libre propriétaire de sa terre. Oh, bien sûr, à l'époque, je ne voyais pas les choses comme cela, avec un œil critique sur le clergé. Mais, moi aussi, j'ai vécu les siècles qui virent tant de chose changer.

Il me fallait surtout respecter le deuil traditionnel.

Errer dans les ruines

13

Comme je l'ai dit, le dédain croissant pour les choses divines a eu au moins un côté positif. Désormais, les clercs ne sont plus animés par le goût du lucre mais par celui de la sainteté. Ils s'intéressent aux âmes qu'ils ont tâche de sauver.

Je veux maintenant raconter la raison pour laquelle j'écris ce texte.

Au fil des siècles, le cimetière autour de l'église a été maintes fois retravaillé. La tombe de mon père ou celles des gens que j'ai connus alors que j'étais un homme ont toutes disparues depuis longtemps. L'église aussi a changé. On a reconstruit d'abord telle partie, puis telle autre.

Le vicomté a disparu avec la mort d'Etienne de Valbourg. Son dernier enfant vivant, que je n'ai pas poursuivi de ma haine et de ma vengeance, était Marguerite qui épousa Enguerrand d'Hellouin. Celui-ci devint comte à la mort de son père. Les comtes d'Hellouin prirent donc possession directe des terres vicomtales. De ce fait, nul ne se préoccupait plus tellement de Valbourg, un petit port de pêcheurs. L'église ne fut donc l'objet que des travaux que les vilains locaux purent payer. Il paraît que, aujourd'hui, son ancienneté attire des gens venus de loin.

Errer dans les ruines

Je ne sors, je l'ai dit, qu'après le coucher du soleil et je rentre dans mon logis avant l'aube. Je ne croise donc que rarement d'autres hommes, sauf de loin. Oh, bien sûr, je suis bien contraint à quelques relations, notamment à l'auberge lorsque j'y bois, ou à la grande échoppe quand j'y vends le produit de ma chasse ou que j'y achète quelques biens.

Beaucoup connaissent mon existence mais guère mon visage. Celui-ci est mangé par ma barbe, que je coupe de temps en temps comme mes cheveux. Et je suis le plus souvent caché dans un grand manteau. On me désigne comme clochard, vagabond, miséreux ou sous divers autres vocables. Je suis pour tous un être étrange et inoffensif. Cela n'est généralement pas faux.

Un soir, je me promenais avec nostalgie dans le cimetière, à côté de l'église. Je pensais avoir retrouvé l'emplacement de la tombe de ma famille, en comparant avec la position de l'église. Et je songeais à mon père, à ma mère, à mes frères. D'autres possédaient une tombe à la même place. Ils n'étaient pas les premiers à rejoindre la terre à cet endroit.

La pénombre me permettait de me déplacer sans difficulté. La nuit était loin d'être complètement noire. Il restait encore un filet rougeâtre à l'horizon et la Lune donnait beaucoup de lumière bien qu'elle ne fut pas complète.

J'étais un peu perdu dans mes pensées et mes souvenirs quand j'entendis que quelqu'un s'approchait

Errer dans les ruines

de moi, dans mon dos. Je vis, en tournant légèrement la tête, une lueur, un rayon de lumière qui courait sur le sol.

« Bonsoir. »

Ce simple salut me fit sursauter. Je me retournais. Je vis face à moi le curé de Valbourg, le Père Maurice Carteret. Il se présenta à moi, très simplement, quand je lui fis face. C'était un fils de paysan que j'avais, bien sûr, connu enfant. Il était costaud comme tous les gens du pays. Mais les ans le marquaient déjà. Il devait être bien plus vieux que mon père lors de son décès. La mort semble oublier les gens aujourd'hui.

Quand le Père Maurice Carteret se fut présenté, il y eut un silence. Il me souriait. Comme nous étions face-à-face et muets, que je n'avais pas prononcé un seul mot en sa présence, il finit par me poser la question que je redoutais.

« Et vous, que je crois connaître depuis toujours, qui êtes-vous ? »

Je sursautais sans doute devant cette question et ma face fut probablement marquée par une frayeur inexplicable car le curé voulut par ses gestes et ses paroles m'apaiser. Il riait presque en me relançant, comme si tout cela n'était qu'un jeu.

« Eh bien, auriez-vous perdu votre langue ? »

Je mis alors un genou à terre, soulevant un pan de la soutane pour l'embrasser.

Errer dans les ruines

« Relevez-vous, mon fils, ces choses ne se font plus depuis longtemps et je dois dire que je ne les trouve pas très appropriées. Nous sommes tous frères en Dieu. »

« Pas moi, mon père. Je suis damné depuis bien longtemps et sans doute pour l'éternité. »

Il m'aida à me relever et continua de me parler.

« Mon fils, nul ne sait s'il est damné. Dieu pardonne. Dieu est amour. »

« Mon père, pour moi, il est trop tard. Dieu ne peut plus rien pour moi. »

« Détrompez-vous, mon fils. Dieu peut tout. Et Son amour est infini. »

Nous restâmes silencieux quelques secondes. Puis il reprit la parole.

« Tout le monde ici sait que vous existez mais personne qui vous êtes. Vous êtes une sorte de légende. Même votre âge interpelle au point que l'on dit qu'il y a, depuis des années, une lignée de gens qui se succèdent en portant le même manteau, ne sortant qu'à la nuit tombée. »

« Non, mon père, il n'y a que moi. »

Pourquoi avouais-je cela, mon secret ? Je ne sais pas. Je fus mis en confiance. Je ne parlais guère avec les hommes et voilà qu'on s'intéressait à moi. Qu'un prêtre s'intéressait à moi, le damné.

« Puis-je connaître, mon ami, votre nom ? »

Errer dans les ruines

« On m'appelait Joseph le blond lorsque j'étais un homme. »

« Quelle étrange expression ! N'êtes-vous plus un homme aujourd'hui ? »

La question le fit rire. Mon expression lui semblait absurde.

« Je suis un damné. »

« Je ne vous ai jamais vu à la messe. Ni même dans l'église à une quelconque occasion. Peut-être venir vous aiderait à sauver votre âme... »

« Je n'ai plus osé entrer dans l'église depuis... depuis longtemps. »

« Eh bien, venez. »

Il me saisit par le bras et m'entraîna. Je n'osais pas résister, même si je fis soudain halte avec horreur lorsqu'il s'empara d'une clé et ouvrit la porte latérale de l'église. Il poussa la porte et m'entraîna à sa suite. Il manipula sans doute un dispositif car la lumière se fit dans toute l'église.

Enfin, il daigna me lâcher. Nous étions au croisement de la nef et du transept. Le Père Maurice Carteret se signa puis réalisa une demi-génuflexion en direction du tabernacle.

Je regardais alors le chœur. Celui-ci avait bien changé depuis ma dernière venue ici. Je me signais à mon tour et m'inclinai en direction de l'autel.

Errer dans les ruines

« Pourquoi ne prendriez-vous pas un peu d'eau bénite pour vous signer ? » demanda-t-il en me montrant le bénitier.

Il m'emmena vers celui-ci, en me plaçant une main dans le dos. Je tremblais. J'approchais ma main de la flaque sacrée. Je m'attendais à être foudroyé, à ce que quelque chose arrive pour m'empêcher de poursuivre mon geste. Mais rien n'arriva. Mes doigts sentirent l'humidité. Je les laissais toucher le fond, longtemps.

« Vous voyez ? Il n'y a rien de dangereux pour vous dans cette église » jubila le prêtre.

Je finis par retirer mes doigts, les regardant pour vérifier qu'ils étaient bien entiers. Je me signais de nouveau en riant presque. Tous ces siècles sans le secours de Dieu et, là, une preuve que Dieu ne me détestait pas.

Le Père Maurice Carteret vit un cahier et un stylo sur une chaise dans le chœur. Il les avait sans doute oubliés là plus tôt. Il vérifia que le cahier était vierge puis il me le donna avec l'instrument d'écriture.

« Vous savez écrire ? »

« Oui, mon père. »

« Eh bien, si vous me racontiez sur ces pages pourquoi vous vous croyez damné ? »

C'est ainsi que commença mon récit que je vais lui montrer quand je l'aurai achevé. Nous nous quittâmes peu après. J'avais à chasser, lui à dormir.

Errer dans les ruines

14

Il me faut bien, maintenant, expliquer ma damnation. Je ne sais pas si j'y parviendrai avec clarté. J'ai mis bien des choses par écrit avant d'arriver à ce moment-là.

Au bout de quarante jours après la mort de mon père, je rangeais donc mes vêtements de deuil. Je n'aurais plus à m'en servir avant longtemps : j'étais le dernier des miens. Peut-être, si je me mariais, aurais-je à pleurer un enfant ou même ma femme. C'était ainsi. C'était naturel. De la même façon, on aurait dû me pleurer quand mon heure dernière serait arrivée. Mais je fus damné et cette heure dernière n'advint jamais.

Quand elle constata que mon deuil était achevé, Isabelle de Valbourg s'arrangea pour s'échapper discrètement du château de nouveau. Oh, ici, à Valbourg, nous n'étions certes pas à Morbourg et les enfants du vicomte, même ses filles, pouvaient aller et venir assez librement sans que nul n'y trouve à redire. Il était fréquent qu'une fille aille cueillir des fleurs des champs ou sorte au village acheter tantôt de la laine ou du lin, tantôt même du poisson aux pêcheurs.

Je m'occupais de récolter je ne sais plus quoi. Le temps a passé. Et, au fil des siècles, ma mémoire me joue parfois des tours.

Errer dans les ruines

Et elle m'attendit, juchée sur la même pierre que la fois précédente. Quand je vins boire à l'eau vive du ruisseau, elle rit et m'approcha en dansant presque.

« Bonjour, messire. »

« Madame » répondis-je avec respect en mettant un genou à terre.

Alors, elle me prit de nouveau le visage entre ses douces mains de fille noble et posa un autre baiser sur mes lèvres, d'abord presque chaste, puis digne d'une catin.

« Je voulais m'assurer de mon souvenir. Oui, vos lèvres sont douces et votre baiser bien agréable. »

Je rougis sans oser répondre. Que répondre ? Contester, c'était une insolence. Confirmer était presque plus insolent encore. Et lui parler de la fraîcheur de ses propres lèvres totalement impensable.

Elle me poussa violemment, de façon inattendue, et je me retrouvais allongé n'importe comment sur le sol. Je poussais certes un petit cri de surprise mais elle se précipita sur moi et me posa une main sur la bouche tout en me chuchotant : « taisez-vous, sot. »

Elle regarda si quelqu'un était aux alentours. Rassurée, elle s'assit sur moi. Je m'obligeais à m'allonger entièrement sur le dos. Elle s'installa sur mes cuisses.

« Messire, vous êtes mon prisonnier. En telle situation, vous êtes bien d'accord que je peux faire ce que je veux de vous ? »

Errer dans les ruines

Je la regardais en silence. Je ne comprenais rien. Ou, plutôt, je me refusais à vouloir comprendre car cela allait à l'encontre de ce qu'on attendait autant d'une fille noble que d'un paysan. Elle poursuivit son soliloque.

« Je me suis bien fait expliquer les choses par la vieille qui habite dans la forêt. Elle a bien ri de mon inexpérience et de mon innocence. Je pense, malgré tout, qu'elle m'a dit la vérité. Mais, vous, qui avez fait vôtres bien des filles lors des campagnes ducales, vous avez l'expérience qui me manque. »

Elle parlait comme pour elle-même jusque là mais, soudain, elle se tourna et me regarda dans les yeux.

« Nous avons tardé, tant tardé. J'ai peur car la vieille a dit que l'on saignait souvent, en général pas beaucoup, et que cela signait la perte de virginité. Après tout, je saigne tous les mois depuis longtemps déjà. »

Je devais avoir l'air effrayé. Ou scandalisé. Ou les deux. Alors se mit presque en colère.

« Ne comprenez-vous pas ? Stephen Lehrer von Kirchburg va arriver demain ou après-demain. L'un de ses compagnons est arrivé aujourd'hui et nous l'a dit. Ils étaient l'un et l'autre à Morbourg et le chevalier devait terminer une affaire avant de partir. L'autre est donc parti en avance. Heureusement ! C'est que Dieu veut que je réussisse. Il me faut perdre ma virginité avant l'arrivée du chevalier afin d'être envoyée au couvent sans avoir à l'épouser pour, enfin, finir dans la couche

Errer dans les ruines

du duc, un rustre que je ne veux pas laisser me toucher. »

Je dus avoir un soubresaut. Elle tressaillit et tomba dans l'herbe. Je me relevais en profitant que j'étais libre. Sans doute avais-je poussé un cri car elle se précipita vers moi et, de nouveau, me posa une main sur la bouche en ordonnant : « taisez-vous, sot ».

Elle me saisit une main et vint m'en placer la paume sur la rondeur d'un de ses seins.

« Selon la vieille, les hommes retrouvent (ou perdent) la raison sous la douceur du sein d'une femme. Faites ce qu'il faut. Je vous l'ordonne. »

Je refusais par mes signes de tête silencieux. L'horreur me terrassait. M'échappant de son emprise, je m'enfuis vers ma ferme. Elle me suivit et pénétra à ma suite dans mon logis.

« Vous avez raison, c'est mieux à l'intérieur. On ne risque pas de nous surprendre. »

Elle me poussa contre la table, releva ma chemise et baissa mes braies. Elle eut un mouvement d'arrêt en voyant pour la première fois des organes d'homme. Mais la diablesse avait été sans doute bien informée par la vieille de la forêt. Elle me prit ma virilité en mains et fit ce qu'il fallait.

Bientôt, elle put s'empaler sur moi, sur la table de mon logis, sans que je n'ose rien tenter.

Errer dans les ruines

15

Oh, bien sûr, j'ai compris qu'à l'heure d'aujourd'hui, mon récit va amuser et faire rire. Qu'une fille couche avec un manant, un premier venu, pour son plaisir ou selon ses désirs, quoi de mal ? Quoi d'extraordinaire ? Même pour perdre sa virginité. Quant à tenir absolument à finir au couvent pour être punie de son péché, voilà aussi de quoi bien amuser à une époque où les couvents sont vides.

J'ai vécu les siècles que j'ai traversés. Je me suis plus mêlé aux hommes que je ne veux bien l'avouer ou même que je l'aurais voulu. Je suis resté une légende. Je disparaissais parfois des années, le temps d'une génération, pour que l'on m'oublie, veillant à ne plus être qu'une ombre dans la nuit noire sans plus aucun commerce avec mes anciens frères.

Plus d'une fois, j'ai surpris des femmes avec des hommes dans les bois, quand la nuit était noire. J'ai vu les choses changer. J'ai vu les siècles passer. Le temps marque, même quand on a l'éternité de la damnation.

Mon corps n'a guère changé, sauf peut-être par la barbe ou la coiffure. J'ai bien quelques marques, quelques cicatrices, ici ou là. Mais, en général, elles disparaissent bien vite quand elles sont superficielles.

Errer dans les ruines

Je me lave souvent dans un ruisseau. J'y lave aussi mes vêtements. Parfois, je croisais une donzelle, bien des années après ma damnation. Oh, quand une femme se promène de nuit dans la campagne, c'est en général qu'elle mène un commerce guère avouable.

La vieille de la forêt a eu bien des femmes à sa suite qu'on appelait toutes en général « la vieille », même quand elle était jeune, un peu comme si, à mon exemple, elle ne changeait jamais. Parfois, une femme allait la voir pour éviter de garder un enfant qu'elle portait de manière peu appropriée. Mais, même cela, aujourd'hui, se fait sans être caché.

Quand je croisais ainsi une donzelle dans les bois, parfois, je l'avoue, je connaissais des pensées impures. Mais mon corps damné n'était plus en mesure d'honorer leurs désirs ou leurs corps. Cela me perturba lorsqu'une jolie fille voulut payer son passage tranquille jusqu'à chez la vieille avec son corps. Elle repartit dépitée, poursuivant son chemin, en me maudissant et me méprisant. Elle ignore toujours que, lorsque son cou fut près de ma bouche, j'y sentis circuler le sang et qu'il me fallut bien des efforts pour ne pas la mordre, la tuer, la saigner sur le champ.

Mais j'ai assez maudit l'époque d'aujourd'hui. Il me faut poursuivre le récit de ma damnation.

Errer dans les ruines

16

Je n'ai connu nul plaisir avec le corps d'Isabelle de Valbourg. J'avais trop conscience, même sur le moment, du crime qui était mien : dépuceler la fille de mon seigneur alors qu'elle était destinée à un mariage pour combler les attentes du duc.

Elle non plus, je pense, n'eut guère de plaisir. Les premières fois, la surprise empêche souvent de profiter. Mais, malgré tout, elle sembla être contente. Elle s'imagina sans doute plus de plaisir qu'elle n'en reçut de la part d'un homme pétrifié sur la table de son logis.

Enfin, elle se remit debout. Elle usa d'un mouchoir pour s'essuyer les parties intimes. Elle ne songea pas à faire de même avec moi. Pour finir, elle rabattit ses jupons et sa robe, les remettant bien en place. Elle me salua joyeusement et quitta ma demeure, prenant garde à vérifier, sur le pas de ma porte, que nul ne l'observait avant de s'éloigner vivement.

Il me fallut un peu de temps pour ressaisir mes esprits. Je restais ainsi sur ma table sans réellement bouger durant un long moment. Je finis tout de même par me lever et, moi aussi, me rhabiller. J'allais boire un peu d'eau en me rafraîchissant le visage. La précieuse eau fraîche se répandit au passage sur mon sol où il

Errer dans les ruines

pénétra la terre battue qui le constituait. Je me permis, ensuite, de boire un peu d'une liqueur forte de la région.

Je craignais la suite des événements, bien sûr. Isabelle de Valbourg était une jeune écervelée égoïste qui me mettait dans une situation terrible. Si jamais son père apprenait ce qui s'était passé, ma vie ne vaudrait plus rien et nul n'en blâmerait le vicomte. J'envisageais donc de fuir. Au moins quelques temps.

Mais partir pour où, avec quel motif ? Bien sûr, je pouvais prétendre partir à Morbourg pour proposer de nouveau mes services au duc. Ma ferme pourrait être louée à un voisin, du moins les champs, pour un ou deux ans. Ou plus.

Mais, en regardant ma table, je me souvins de ce que j'avais fait avec Isabelle de Valbourg. Je me souvins de la douceur de sa peau et de ses lèvres, du feu de ses yeux et de ses reins. Isabelle de Valbourg était une bien aimable jeune femme, soyons net. Et sa douce odeur emplissait encore mes narines.

Je me forçais à sortir, à quitter ce lieu qui m'avait vu naître et serait peut-être bien l'endroit où je mourrais bientôt. Je retournais au ruisseau et je me mis nu pour me plonger dans l'onde fraîche. Bien qu'assis sur le lit du ruisseau, l'eau n'allait pas plus haut que mon bassin. Mais elle était vive. Et je m'aspergeais par tout le corps, notamment la tête.

Errer dans les ruines

17

Si le château de Valbourg, dont j'occupe depuis longtemps une ancienne cave, est en ruines, il demeure bien visible. Des gens viennent parfois de loin pour le regarder ou, plutôt, en regarder ce qu'il reste. Au fil des siècles, je l'ai dit, les toits se sont effondrés puis les murs. Et, désormais, des gens tentent d'en redresser ce qui continue de s'effondrer comme si non seulement la mort mais le temps lui-même pouvaient être stoppés.

De mon ancienne ferme, soyons nets, il ne reste absolument rien. Bien sûr, elle a brûlé. Mais les quelques murs de pierre furent utilisés, au fil des ans, comme carrière. Le reste (bois, torchis, chaume...) disparut bien vite. Ce qui n'avait pas brûlé fut emporté dès les premières pluies.

Le fief de Valbourg disparut. Son nom se résuma à celui d'un hameau. Nul ne songea à relever le nom marqué du sceau d'une malédiction. Durant des siècles, le petit port de pêche vivota.

Comme partout, je crois, les êtres humains se mirent, ici aussi, à pulluler. C'est ce qui advient quand on naît plus qu'on ne meurt. Les lapins qui n'ont plus de renards sont autant une infection que les êtres humains qui ne connaissent plus autant la mort.

Errer dans les ruines

La malédiction ayant exterminé la maison de Valbourg était oubliée depuis longtemps quand le hameau devint village. Les pêcheurs et les paysans travaillèrent pour agrandir l'église, sans que nul, je l'ai dit, n'y trouve à redire ou à les aider.

Valbourg, aujourd'hui, est un pays oublié de tous. Et au milieu de ce pays oublié, je suis plus oublié encore. Nul ne sait qui je suis, d'où je viens, quel est mon nom. Nul ne connaît mon sort, ma propre malédiction. Nul ne sait que je suis damné.

Bien sûr, quand je remettrai mon récit au Père Maurice Carteret, celui-ci saura. Je lui dirai qu'il s'agit de ma confession. Il sera, dès lors, tenu au secret le plus absolu. Lui saura mais sera le seul. Quand il mourra, car lui mourra, il emportera son secret, mon secret, avec lui dans la tombe. Et je continuerai de errer dans les ruines, oublié de tous.

Depuis le jour où le Père Maurice Carteret m'a fait plonger les doigts dans l'eau bénite, je me pose bien des questions, cela dit. Sur ma couche, tandis que je m'endors et que le soleil triomphe, je me surprends à tourner et retourner cette scène dans ma tête. Suis-je bien autant maudit que je le pense ?

Mes péchés sont immenses. Vivre longtemps, c'est pécher longtemps. Et, même durant ma vie d'homme, je fus guerrier et grand pécheur.

Errer dans les ruines

18

Isabelle de Valbourg avait péché en toute connaissance de cause et son adultère devait être la clé d'une vie de pénitence et de prière au couvent, vie à laquelle elle aspirait. Elle était comme cet homme qui vole en se faisant voir afin d'être pendu, lui qui n'a ni le courage de se tuer lui-même, ni le désir d'enfreindre à ce point les lois de Dieu.

Je préparais mon baluchon, mes richesses, de quoi me nourrir. Je rassemblai toute la viande séchée que je pus et de la farine. Je pris également un briquet, ma hache et quelques outils. Ayant été guerrier, je possédais des sacs aptes à emporter ce que je devais. Je prévoyais de ne retirer mon exemplaire de l'Évangile de Saint-Jean de sa cachette qu'au dernier moment.

A l'époque, déjà, je connaissais bien la forêt. Je savais où aller me cacher, là où le vicomte ne me trouverait pas. J'y attendrais un peu. Je prévoyais de me faire oublier quelques temps avant de revenir. Et si mon nom devenait maudit, alors je partirais pour de bon, à Morbourg d'abord. Mais pour d'autres contrées au plus vite. Les ordres de religieux combattants embauchaient toujours de la piétaille qui cherchait à se faire oublier et à quitter leur pays. Aller combattre des Sarrasins ne me dérangeait pas. Je l'avais déjà fait.

Errer dans les ruines

Le chevalier Stephen Lehrer von Kirchburg était bien arrivé le lendemain du dépucelage d'Isabelle de Valbourg. Il fut accueilli au château avec les honneurs. Je ne fus bien sûr pas invité mais le bruit se répandit que le vicomte avait bien caché qu'il était mécontent de ce mariage qu'on lui imposait. Le chevalier portait beau. Je l'aperçus tandis que j'allais boire une chope à l'auberge.

Le vicomte semblait agréablement surpris par ce mercenaire dont il n'attendait que rudesse et manque de toutes les qualités nobiliaires. Isabelle, en arrière, juchée sur sa jument, était contrariée car, visiblement, le chevalier était davantage à son goût qu'elle ne l'aurait voulu. Mais elle ne pouvait pas refaire son pucelage.

Il était connu qu'il suffisait à une jeune femme moins vertueuse que nécessaire de se munir d'une fiole contenant un peu de sang de porc pour tacher les draps de la nuit de nocce. La situation pourrait donc redevenir normale. Je pourrais me faire oublier en paix. Le dépucelage d'Isabelle de Valbourg pourrait demeurer éternellement un secret.

Pourtant, en la regardant, je me souvenais de la douceur de sa peau et de ses lèvres. Et mon corps eut envie d'embrasser le sien, de le tenir contre lui. Je fus soudain à l'étroit dans mes braies.

Son regard, vaquant tandis que son père montrait le village à son futur gendre, s'arrêta un court instant sur moi. Je ressentis de la tristesse, du désespoir, dans ce regard. Mais il souleva chez moi une vague de désir et

Errer dans les ruines

d'amour. Moi qui maudissait cette fille, je me surpris à soudain l'aimer.

Or je savais bien que, même si son père et son promis étaient foudroyés à l'instant, nul miracle ne me permettrait de l'épouser. J'étais paysan, libre certes, propriétaire de ma terre, mais paysan tout de même. Elle était une dame noble, fille de mon seigneur.

Le vicomte, le chevalier et Isabelle passèrent leur chemin, allant visiter un autre endroit du fief. Et moi, je me rendis à l'auberge. Nul ne sembla encore au courant que la fille du vicomte avait perdu son pucelage, moins encore que j'en étais le responsable.

Une fois que j'eus bu en compagnie d'autres de ma condition et même de quelques serfs, je rentrais chez moi. Je commençais à croire que mon péché resterait caché, que mon crime ne serait pas puni. Mes affaires étaient prêtes pour ma fuite. Je ne les rangeais pas. Je me donnais quelques jours pour réfléchir.

Mais, le lendemain, alors que je m'occupais de mes bêtes, songeant à comment les vendre au meilleur prix, Isabelle de Valbourg surgit. Je ne l'avais pas vue arriver.

Comme elle était plus petite que moi, je mis de nouveau un genou à terre. Elle prit mon visage dans ses douces mains. Elle souriait mais son sourire était triste. Elle savait quelle gravité avaient ses fautes. Ses yeux étaient plongés dans les miens. Je ne pouvais

Errer dans les ruines

m'empêcher de désirer l'aimer. Quelle folie diabolique, déjà, m'habitait ?

« Joseph, vous m'avez fait découvrir les plaisirs de la chair. Je m'en donnais un peu moi-même, me confessant pour cela. Je me croyais vouée au couvent. Mais, maintenant, je désire plus que tout être de nouveau le fruit des passions humaines. Le couvent me tente désormais moins que les bordaux. Tels sont, Joseph, mes rêves depuis que le diable m'a fait succomber à vous. Il m'arrive de songer à travailler dans un bordel à Morbourg pour être prise par tous les hommes qui le voudraient, riches, pauvres, beaux, laids, vilains ou nobles. »

Elle se tut et soupira. Je ne savais pas quoi répondre. Je ne dis rien. Et je n'eus pas le temps de réfléchir à quoi répondre.

Sans doute le vicomte se doutait-il de quelque chose et faisait-il suivre sa fille. Un garde surgit de derrière un mur et vint saisir Isabelle. Elle cria. Je m'apprêtais à me lever et à la secourir quand quelqu'un fut derrière moi. Un choc sur ma tête me fit perdre conscience.

Voilà, notre sort était scellé. Il n'était plus question de répandre du sang de porc dans les draps du lit de la nuit de noces. Il n'était pas plus question, pour moi, de fuir le comté.

Errer dans les ruines

19

Le gibet a disparu depuis bien longtemps de la place centrale du village. On a d'abord retiré le droit de haute et basse justice aux seigneurs. Les malandrins étaient jugés et condamnés ailleurs, exécutés à Morbourg ou plus loin encore. Je crois que, désormais, la mort n'est plus dispensée en jugement. Certains en sont mécontents mais, de fait, la mort semble être maudite en tous lieux et toutes circonstances dans l'époque d'aujourd'hui, même pour les pires crapules. C'est un sujet dont j'entends parfois parler ici ou là, notamment à l'auberge. Qu'importe.

Il m'arrive de réfléchir à mes crimes. Mon âme est lourde. Depuis que je sais pouvoir rentrer dans l'église sans être la proie des flammes de l'Enfer, j'y suis retourné. Je sais où le curé cache la clé. Je l'ai observé. Quand il lira ceci, peut-être changera-t-il ses habitudes. Ou pas. Le Père Maurice Carteret me semble sincèrement attaché au salut des âmes, même de la mienne. Que je me rende nuitamment dans l'église dont il a la charge ne devrait pas lui déplaire. Je veille à bien refermer quand je m'en vais.

Avant d'aller à la chasse, je pénètre ainsi parfois dans l'église. Je ne sais pas allumer la lumière magique et je veux éviter de gâcher des bougies.

Errer dans les ruines

C'est donc dans l'obscurité que je me meus dans la maison du Seigneur. Je m'installe au croisement de la nef et du transept, à genoux. Il y a une lampe éternelle, signalant la présence du Corps du Christ dans le tabernacle. Cette lumière seule me guide.

Alors je prie le Ciel, je prie le Seigneur, j'implore l'intercession de tous les saints que je connais. Je souhaite être relevé de ma damnation.

Mais puis-je avoir le moindre espoir de ce salut ? N'ai-je point commis plus de péchés que même un Dieu immensément bon ne pourrait l'accepter ? Déjà, je peux le supplier de me pardonner sans qu'il me foudroie dans l'instant. C'est déjà tellement ! Puis-je revendiquer plus ?

Les guerriers méritent déjà la condamnation du Ciel pour tous leurs crimes. Ils tuent, pillent, violent. C'était mon lot également. Avant même que la malédiction qui me frappe n'existe, j'étais déjà maudit. Puis j'ai dépuclé une vierge sans être marié ni même promis à elle, une fille de mon seigneur qui était promise à un autre et voulue par mon duc. Non seulement, je trahissais mon seigneur et mon duc, mais je commettais là un terrible péché. Enfin, il y eut tous les meurtres que je commis, d'abord pour ma vengeance, ensuite par appétit.

Errer dans les ruines

20

Les gardes de mon seigneur ne prirent guère de précautions avec moi. Ils me traînèrent, enchaîné, jusque dans les cachots du château. Même avec Isabelle de Valbourg, ils furent rudes, bien qu'ils n'osèrent ni l'attacher ni vraiment porter la main sur elle. Ils savaient que la fureur du vicomte serait grande.

Et, de fait, elle fut terrible. Je fus attaché sur une croix de Saint-André en bois dans les cachots. Et l'exécuteur, un soldat formé à cette tâche, me tourmenta pour obtenir mes aveux. Je ne fis que répondre par oui ou par non à ses questions durant tout un temps. Et puis, enfin, je cédaï et racontais par le menu ce qui était arrivé. Je tentais d'édulcorer mon récit, d'éviter d'accuser Isabelle de Valbourg car tel est le devoir des hommes d'honneur. Mais, sentant que je mentais, l'exécuteur veillait à refermer alors sur ma chair une pince chauffée au rouge.

Combien de temps cela dura-t-il ? Je ne sais pas exactement. Mais, enfin, l'exécuteur sembla satisfait de mes aveux. Il s'absentait régulièrement, allant sans doute délivrer au vicomte le compte-rendu de son office et de ses résultats.

Il avait cessé de me tourmenter quand le vicomte parut. Il traînait sa fille, terrorisée. Elle fut affligée en

Errer dans les ruines

me voyant et voulut se précipiter vers moi. Mais son père la retint rudement et la jeta sur le sol.

« Puisque sa mère ne veut pas voir cela, la pauvrete, je viens faire mon devoir ici, mon devoir de père et de seigneur, mon devoir d'homme déshonoré par une fille pécheresse. Fille, retire ta robe. »

Elle se jeta aux pieds de son père, implorant sa pitié et son pardon, pleurant qu'elle ne voulait se dénuder devant un garde.

« La catin a donc sa pudeur. Soit. »

Il ordonna à l'exécuteur de sortir et d'attendre dehors. Quand nous fûmes seuls dans les cachots, le vicomte, sa fille et moi, Isabelle de Valbourg consentit à retirer sa robe. Elle resta prostrée, à genoux, dissimulant autant qu'elle pouvait sa poitrine et son sexe.

Le vicomte s'empara d'un fouet court et administra la pénitence qu'il pensait juste à sa fille. Elle était noble et ne pouvait être punie de la sorte que par son père. Elle tenta de résister mais finit par hurler sa douleur à chaque coup.

Quand, enfin, la fureur du vicomte sembla apaisée, il ordonna à sa fille de remettre sa robe. Il l'aida même. Il se retourna alors vers moi.

« Tes aveux ont fini par correspondre à ceux de ma fille. Tu es un homme d'honneur. Tu as voulu la protéger en t'accusant. Mais tu sais que je n'ai pas le choix. »

Errer dans les ruines

21

Puisque le Père Maurice Carteret veut ma confession, le récit de ma damnation, je vais lui servir. Mais, même après tout ce temps passer à errer dans les ruines du château de Valbourg, ce récit me fait frémir.

Je me souviens des hurlements d'Isabelle de Valbourg sous les coups portés par son propre père. Bien sûr, c'était là ce qu'il convenait de faire. Isabelle ne le nia pas. Elle connaissait comme moi l'ampleur de nos péchés et de nos crimes.

Il est terrible de se souvenir surtout de ce jour tragique, du visage déformé par la douleur, du dos zébré de sang. J'ai du mal, aujourd'hui, à me souvenir de son visage m'embrassant, de la douceur de sa peau, de la fraîcheur de ses lèvres.

Quand je parcours la vallée de la Sanbec ou bien les chemins de la falaise, je peine à y voir le pays que j'ai connu alors que j'étais enfant. Et ce pays s'estompe dans mon esprit. Il en est de même d'Isabelle et des siens, même de son père.

Serais-je encore capable de bien décrire ces gens dont je parle ? Après tout, à quoi bon ? Je suis le dernier à les avoir connus, le dernier à m'en souvenir. Ils ont droit au repos de l'oubli, eux qui sont morts depuis si longtemps.

Errer dans les ruines

Où qu'ils soient, le poids de leurs péchés était sans doute plus lourd que celui du souvenir qu'ils laissèrent parmi les hommes. La maison vicomtale éteinte, le château en ruines, que reste-t-il d'Etienne de Valbourg ? Rien, si ce n'est mon souvenir.

J'erre dans les ruines d'un château. Je suis la dernière trace qui reste sur Terre de l'existence du vicomte Etienne de Valbourg. Ma haine et mon désir de vengeance l'ont fait demeurer dans ma mémoire. Il a été oublié par tous les autres hommes.

Pourtant, bien des siècles plus tard, mon courroux est bien apaisé. Ma haine s'est refroidie. Je sais, je savais déjà à l'époque, qu'il n'avait agi que par ses obligations, ses devoirs.

Voilà donc où mène le désir de pécher : à la damnation éternelle.

Au fil des siècles, surtout au début de mon existence de damné, je me surpris à d'étranges changements de sentiments. Par moment, j'admira même Etienne de Valbourg pour la rigueur avec laquelle il exerça ses devoirs, nonobstant ses sentiments paternels envers une fille pécheresse. Et, dans le même temps, je me surpris à haïr Isabelle de Valbourg, celle par qui tout était arrivé. Je me haïssais aussi parfois pour ma faiblesse : j'aurais dû la rejeter.

Mais le temps efface la haine. Il ne reste que l'amour.

Errer dans les ruines

22

Quand on eut fini de me torturer, Etienne de Valbourg fouetta donc vivement sa fille devant moi. Puis il l'emmena avec lui, certes rudement, mais aussi comme un père aimant sa fille qui souffrait de son supplice et peinait à marcher.

Le garde, exécuter des basses et hautes œuvres du vicomte, revint alors. Il me détacha de ma croix. Lui aussi veilla à me soutenir, m'empêcher de m'effondrer sur le sol. Il me murmurait à l'oreille des paroles apaisantes : « voilà, c'est fini. Tu as bien défendu ton honneur. »

Avec douceur, il me porta presque jusque dans le cachot où je fis la connaissance des rats dont je vous ai déjà parlé. Je n'avais plus guère de forces mais je leur résistais tout de même. Les rats entraient et sortaient du cachot sans être vraiment gênés par les murailles et les portes. Ils avaient leurs propres circulations.

L'exécuter revint plusieurs fois me nourrir. Les premières fois, il prit le temps de me donner la becqueté avec la cuillère. La soupe était dense même si elle n'avait que peu de goût. Quand j'y réfléchis ensuite, il était évident qu'il fallait que je reprenne des forces pour être capable d'endurer mon supplice.

Errer dans les ruines

Et puis, visiblement, il fallut des échanges avec le couvent et monseigneur le duc. Robert le Fort avait donné un ordre et cet ordre ne pouvait plus être exécuté sans que cela n'atteigne l'honneur d'un chevalier. Le duc ne pouvait que libérer son homme lige de l'obligation qu'il lui avait faite d'épouser Isabelle de Valbourg.

Les jours passèrent. Combien ? Je ne sais pas exactement. Je ne pouvais pas voir le jour dans l'obscurité de mon cachot. Et, au début, je passais l'essentiel du temps à dormir, au point que le garde devait me réveiller pour me nourrir. J'ignore aussi combien de fois on me nourrit et avec quelle fréquence. Le temps cesse d'être une évidence quand on vit dans un cachot.

Les rats, eux, venaient terminer le fond de mon écuelle quand il y restait quelque chose. Ils me tenaient compagnie et j'appris à les apprécier. Ils étaient vivants et ne me mordillaient que de temps à autre, pour vérifier que, moi-même, j'étais toujours vivant.

Le garde introduisit enfin le curé du village dans mon cachot. Je savais ce que cela signifiait. J'avais repris suffisamment de forces. Je me mis à genoux, je me confessais et le prêtre m'accorda l'absolution après m'avoir longuement expliqué la gravité de mes péchés.

Puis il sortit avec un soupir.

Errer dans les ruines

23

D'écrire ce récit me fait encore frémir, malgré les ans passés depuis les faits. Hier, après avoir rangé le cahier et le stylo, je mis du temps à m'endormir bien que le soleil montait dans le ciel. Isabelle de Valbourg et moi avons souffert pour nos péchés. Que reste-t-il, au bout de ces siècles, de ces souffrances ?

Quand je sors de mon antre, que vois-je ? Des murs effondrés, quelques ruines qui tiennent debout, des pierres amoncelées ici ou là, des mauvaises herbes qui ont poussé tout comme quelques arbres.

Des endroits de nos souffrances, il ne reste pour ainsi dire rien. Aucune trace ne subsiste. Pourtant, moi, je sais. Je vois la cour du château et je devine encore les emplacements de la chapelle, des cachots, du logis seigneurial, des divers autres bâtiments. La cour est un vaste espace presque dégagé où a poussé un arbre. Il n'est pas le premier. Les autres sont morts. Mais celui-ci semble assez vigoureux pour être le compagnon de mes prochains siècles.

Le château a beau être en ruines, c'est encore l'endroit que je connais et reconnais le mieux. Ailleurs, dans le village, comme je l'ai déjà dit, j'ai bien de la peine à retrouver l'emplacement de telle ferme, de telle maison ou même de telle butte. Le monde a changé.

Errer dans les ruines

Mais pas ces ruines. Elles se sont effondrées, elles ont vieilli, mais nul n'y a jamais vraiment pillé d'éléments importants, la butte seigneuriale n'a pas été rabotée et les fossés n'ont pas été comblés. Les ruines constituent la survivance du château.

En me rappelant mes supplices et ceux d'Isabelle, à cause de la rédaction de mon récit, j'eus la nausée lorsque je traversais la cour aujourd'hui. J'eus l'impression de revoir le lieu et les instruments de mon supplice. J'eus l'impression de revoir Isabelle.

Or, au fil des siècles, je ne l'ai bien sûr jamais revue. Elle n'est pas devenue spectre ou, si c'est bien le cas, elle ne m'est jamais apparue. Elle n'est pas non plus devenue une damnée sur Terre, une créature comme moi. Je l'ai cherchée longuement, des années, des siècles. Je n'ai jamais trouvé son âme errante.

Peut-être m'attend-elle en Enfer. Peut-être Dieu lui a-t-il pardonné ses péchés et l'a-t-elle rejointe au Ciel. Peut-être purge-t-elle ses fautes, encore aujourd'hui, dans les tréfonds du Purgatoire.

Moi, j'erre dans les ruines de ce qui fut nos vies, nos souffrances et ce que je crois avoir été notre amour. Même si je l'ai haïe quelques fois, même si j'ai voulu la maudire, je ne peux que me souvenir de la chaleur de son sein, de la douceur de ses lèvres, de son regard rempli d'amour.

Errer dans les ruines

24

Il me faut achever le récit de ma damnation. Le prêtre était à peine sorti que les gardes m'emmenèrent, enchaîné mais marchant debout, en homme. On m'avait suffisamment soigné pour cela. Dans la cour du château, au centre, trônait la croix de Saint-André sur laquelle l'exécuteur m'avait torturé. Elle ne reposait plus au mur mais était juchée sur des poteaux enfoncés dans le sol. Des cordes la maintenaient fermement sur ces piliers.

La porte du château était ouverte et des gueux se précipitaient : ils étaient presque en retard pour assister au spectacle. Une bonne partie des hommes du village ainsi que quelques femmes constituaient une petite foule qui regardait la croix.

Alors que j'approchais de l'instrument de mon supplice, le vicomte parut, poussant devant lui Isabelle qui semblait vouloir rentrer au logis seigneurial. Il lui parla suffisamment fort pour que j'entende. C'était sans doute à dessein. « Il faut que la pécheresse voit les effets de sa faute. » Les fils du vicomte suivaient leur père. Gêné d'être là, visiblement affligé par cette triste histoire, Stephen Lehrer von Kirchburg était présent également, attendant à côté de l'exécuteur.

Les gardes firent s'éloigner la foule des gueux afin qu'il y ait un cercle suffisant pour que chacun

Errer dans les ruines

puisse voir ce qui allait m'être fait. Une zone libre d'une bonne dizaine de pieds de rayon fut ainsi dégagée. La famille vicomtale respecta aussi cette distance.

« Votre marraine, Mathilde de Saint-Alban, viendra vous chercher après midi pour vous mener au couvent de Monville mais, en attendant, votre pénitence débute ici » dit encore le vicomte à sa fille.

Elle portait déjà le voile et la robe des novices. On ne voyait plus ses cheveux alors même que son voile était trop tiré vers l'arrière. Sans doute lui avait-on tondu la tête à titre de pénitence.

Les soldats me retirèrent les chaînes qui m'entravaient mais seulement après avoir pris la précaution de me saisir. Je ne cherchais ni à résister ni à fuir. Puis on m'allongea sur la croix et on m'y lia. L'exécuteur arracha ce qui restait de mes vêtements, les découpant avec une dague. Il veilla cependant à ce que tout put être récupéré avec de moindres dommages : tout ce que je portais lui revenait de droit. Une fois cette préparation achevée, l'exécuteur se retourna vers le vicomte.

« Monseigneur, tout est prêt. Quand Votre Seigneurie le souhaitera, nous pourrons procéder. »

« Allez-y. Que justice soit faite. »

C'est alors que je vis l'exécuteur se diriger vers un feu allumé dans un trou dans le sol. On y avait mis à reposer l'extrémité des pinces qui avaient déjà servi à me tourmenter. L'exécuteur s'en saisit et l'utilisa pour

Errer dans les ruines

écraser ma virilité. Je hurlais, bien entendu, et je perdis connaissance. Il me réveilla en me jetant un seau d'eau sur la figure. La foule riait. Les nobles étaient graves. Isabelle de Valbourg était sur le point de défaillir, son visage affreusement défiguré de larmes.

« Je poursuis, Monseigneur ? »

« Faites, jusqu'au terme. Veillez juste à ce qu'il soit toujours conscient. Ne vous interrompez que s'il s'évanouit afin de le réveiller. »

L'exécuteur s'inclina pour marquer son obéissance. Puis il se saisit d'une masse. Il me brisa méticuleusement chaque membre à deux reprises. Il posa alors sa masse sur mon cou afin de bien viser. Il devait me donner le coup de grâce.

Mais Isabelle de Valbourg bondit alors vers moi. La voyant approcher, par réflexe, l'exécuteur éloigna sa masse. Mon aimée s'agenouilla devant mon visage, me le saisit entre ses douces mains et déposa un baiser sur mes lèvres.

« Puissiez-vous me pardonner car tout est de ma faute. Je vous aime et ne veux vivre sans vous. »

J'entendis le vicomte rugir. Les autres étaient tétanisés. La foule ne riait plus. Quelques cris d'effroi ou de dégoût surgirent. Etienne de Valbourg commença à avancer en s'étant emparé de sa cravache. Il s'apprêtait à corriger de nouveau, et avec force, sa fille.

Celle-ci ne trembla pas. Elle avait nécessairement entendu son père hurler. Elle se doutait qu'il allait venir

Errer dans les ruines

la corriger bien qu'il fut dans son dos. Mais tout cela semblait lui être totalement indifférent.

Elle sortit d'entre ses seins une petite dague. C'était une dague comme en portent parfois les filles nobles pour pouvoir se défendre mais surtout pour rendre mille services au quotidien comme trancher un fil, un tissu.

Son père approchait d'un pas lourd. Mais, sans hésiter, Isabelle posa la pointe sur sa gorge. Je hurlais un « non ». L'exécuteur sembla esquisser un geste à la limite de mon champ de vision. Etienne de Valbourg accéléra son pas en criant. Mais la dague s'enfonça.

Ma bouche grande ouverte reçut alors le sang jaillissant de mon aimée.

Puis son corps s'effondra. Etienne de Valbourg fit un geste destiné à l'exécuteur. Celui-ci sortit de sa torpeur. Il posa de nouveau sa masse sur mon cou mais je sentais qu'il tremblait.

Etienne de Valbourg jeta sa cravache au sol et se mit à genoux devant moi pour prendre sa fille dans ses bras. Le sang d'Isabelle cessa de jaillir pour se répandre au sol. Le vicomte pleurait.

La masse soulevée par l'exécuteur me brisa alors le cou et je mourus.

Errer dans les ruines

25

Voilà. J'ai raconté ma damnation comme me l'avait demandé le Père Maurice Carteret. Je vais bientôt lui rendre le cahier, maintenant largement rempli de mon récit, ainsi que le stylo. Peut-il sauver mon âme ? Je ne sais pas. J'espère qu'il priera pour mon salut mais je ne peux pas le payer pour cela.

Longtemps, je me suis demandé pourquoi j'avais survécu à mon supplice ou, plutôt, pourquoi j'avais repris vie après ma mort, une fois roué vif. Et pourquoi j'étais seul dans mon cas, du moins à ma connaissance. Sans doute est-ce Isabelle de Valbourg qui m'a créé en me faisant boire son sang tandis qu'elle se sacrifiait en déclarant m'aimer. Sans doute cela a-t-il constitué une sorte de rituel païen, un enchantement de sorcière.

A propos de sorcière, une fois damné et vengé, j'avais rendu visite à la vieille dans la forêt. Celle-ci m'avait examiné en compagnie d'une jeune femme qui s'appêtait à devenir la prochaine vieille. Elle m'avait retenu jusqu'à l'aube pour voir, de ses propres yeux, les effets du soleil. Elle m'avait dit n'avoir jamais vu un tel cas même si elle en avait ouï-dire.

Selon elle, il existe de nombreuses sortes d'immortels. Plusieurs sortes dépendent du sang versé ou ont un lien particulier avec le sang. Certains

Errer dans les ruines

immortels, comme moi, sont voués à la nuit, d'autres non.

Afin d'éviter le soleil, je dus rester la journée avec la vieille, dans un coin sombre de sa demeure. La prochaine vieille me réchauffa de son corps mais n'obtint pas plus de satisfaction que d'autres femmes. La vieille m'examina et diagnostiqua que c'était mon supplice, la tenaille au fer chaud sur ma virilité avant que je fus immortel, qui en était la cause et qu'elle ne pouvait rien y faire.

Le soleil est une image des Anciens Dieux. Les vieux rituels m'ont créé, les vieux rituels peuvent, aussi, sans doute, m'envoyer devant Dieu pour que j'y sois jugé. Durant des siècles, l'homme a craint la mort mais l'a respectée. Il vivait avec elle. Mourir était dans l'ordre des choses voulu par Dieu. Désormais, mourir n'est plus accepté. Et il faut se cacher quand on désire s'en remettre à elle, alors même que nul ne semble considérer cela comme une faute. Isabelle de Valbourg ne put être enterrée en terre chrétienne, car se donner la mort était le pire des péchés. Sa tombe disparut au fil du temps, comme les autres. D'autant plus vite, il est vrai, qu'elle était un simple trou dans le flanc de la butte seigneuriale, hors de la terre sacrée du cimetière.

Puisque ceci est une confession, je dois l'achever. Il me reste à avouer des péchés.

Errer dans les ruines

26

Il me reste donc quelques péchés à avouer. Des péchés dont je veux coucher l'aveu par écrit en espérant que le Père Maurice Carteret pourra m'accorder l'absolution pour ceux-là aussi. Mon âme a-t-elle une chance de connaître, un jour, les joies du Ciel ? Je ne sais pas. Plus on vit, plus on pêche. Sans doute Dieu voulut limiter la durée de notre vie, après la mort de Mathusalem, pour nous éviter de trop pécher.

Il y a quelques années, des gendarmes me surprirent dans la nuit alors que je chassais. Ils surveillaient des commerces de produits illicites à proximité de la sorte de bal permanent, sur la route de Clintebourg. Ils me prirent pour un vagabond. Ils exigèrent que je leur donne « mes papiers ». Ils précisèrent leur demande mais je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient.

Ils entreprirent de me fouiller et ne trouvèrent rien qui les intéressât. Mais ils insistèrent et voulurent m'emmener avec eux pour vérifier mon identité. Je ne pouvais pas être exposé au soleil ou simplement reconnu comme un damné errant sur Terre. Il était donc impossible de les laisser m'emmener.

J'en frappais un au centre de la poitrine, l'obligeant à s'effondrer. L'autre voulut se saisir de son

Errer dans les ruines

arme mais, avant qu'il n'y parvienne, je lui avais déchiré la gorge. Je tuais aussi l'autre de la même façon. Même si beaucoup de sang fut perdu inutilement, je pus m'abreuver un peu, limitant ma chasse nécessaire. Puis, pour dissimuler ma faute, je pris l'arme qui avait été sortie et tirais deux fois dans la gorge de chacun des deux gendarmes. Les armes modernes permettent de tirer sans avoir à être rechargées manuellement et je dois admettre que c'est bien pratique.

Je fis en sorte d'être particulièrement discret les jours qui suivirent. Je m'autorisai cependant à aller à l'auberge : c'est un endroit où l'on apprend toujours ce que l'on doit savoir. La mort des deux gendarmes était largement commentée mais attribuée à l'action d'une bande de contrebandiers.

Quelques temps plus tard, quand plus personne ne songeait aux deux gendarmes, je m'arrangeais pour discuter avec quelqu'un qui avait eu besoin de renouveler les fameux « papiers ». J'appris ainsi que la procédure nécessaire pour en obtenir faisait que je ne pourrais jamais en disposer. Cette époque est décidément hostile aux immortels. S'il en existe d'autres, comment font-ils pour obtenir ces fameux « papiers » ?

Depuis ce jour-là, je me dis que l'immortalité ne signifie pas éternité. Un jour, il me faudra mourir et affronter le jugement du Créateur.

Errer dans les ruines

Et puis, il n'y a de cela que quelques mois, j'ai rencontré une autre occasion de m'abreuver de sang humain. Pour la première fois, ce fut par pitié et compassion, même s'il s'agissait aussi de meurtre.

Comme je l'ai déjà dit, il existe désormais, dans l'ancien prieuré, un endroit où les gens viennent mourir. Cette époque déteste la mort et c'est sans doute pourquoi l'ancien prieuré a été choisi : l'endroit est dans un petit village, bien à l'écart des habitations et dissimulé par des arbres. Certains viennent dans des véhicules sans chevaux adaptés aux malades et aux blessés, transportés par des gens dont la tâche consiste à s'occuper ainsi des personnes placés dans les hôpitaux. D'autres viennent par leurs propres moyens.

Un soir, alors que je sortais de mon antre, je vis une femme encore jeune pour mourir. Elle était assise sur une pierre, au bord de la route, et regardait l'ancien prieuré en pleurant.

Je devais aller chasser et je passais à proximité d'elle en veillant à ne pas faire trop de bruit. Mais elle se retourna en criant vers moi. Je la regardais, lui signifiant qu'elle n'avait rien à craindre de moi.

« Excusez-moi, j'ai eu peur » me dit-elle.

« Il n'est pas rare que je fasse peur. Les gens craignent les hommes qui marchent la nuit. »

Elle continua sans m'écouter. Je restai là par politesse : quand on me parle, j'ai appris à écouter.

Errer dans les ruines

« C'est idiot de ma part d'avoir crié. Si vous vouliez me tuer, cela me rendrait service. »

Elle eut un petit rire nerveux. J'eus une mimique d'incompréhension.

« Je dois rentrer au prieuré demain matin. Je viens ici pour mourir. J'ai oublié de réserver une chambre à l'auberge et me voici dehors pour cette nuit. Je ne suis plus capable d'organiser la moindre chose comme vous voyez. C'est l'effet des calmants qui m'empêchent de souffrir. Et j'ai peur. »

« Peur de mourir ? » m'enquis-je.

« Bien sûr mais surtout de souffrir. Pour qu'ils aient le droit de m'aider à mourir, il faudra que je cesse de prendre les calmants qui peuvent altérer ma volonté comme ils disent. Et les douleurs... Oh, mon Dieu... »

Pourquoi est-ce que je me suis assis à côté d'elle ? Je ne sais pas. J'entendais son cœur battre, son sang jaillir dans ses artères. Il battait étrangement, le flux n'était pas très régulier. Elle semblait vouloir se confesser à moi alors qu'il était clair, je pense, que je n'étais pas un prêtre.

« Je vais mourir de toutes façons. Bientôt. Plus rien ne peut l'empêcher. La médecine a ses limites, même à notre époque. »

Je la pris dans mes bras. Elle se tut enfin, saisie par la surprise. Je la regardais droit dans les yeux. Je ne souriais pas. Mais je ne voulais pas lui faire peur. Au

Errer dans les ruines

contraire. Elle tremblait. Elle était terrifiée, comme si elle comprenait qui j'étais, ce que j'allais faire.

« Allez-vous me tuer, m'aider à mourir sans rien demander en échange ? »

J'acquiesçais. Elle respira, pleura un peu. Puis elle déclara simplement : « je suis prête ». Elle écarta son visage du mien, m'offrant son cou. Comment savait-elle ? Je la mordis alors et but son sang. Elle ne se débattit pas vraiment mais les corps ont des réflexes. Je me forçais à boire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à boire. Le goût de son sang était étrange. Je portais le corps jusque sur la pelouse, à quelques pieds devant la porte du prieuré.

Dans une poche, je trouvais un petit couteau. Je tranchais la gorge de la pauvre femme, du sang coulant encore un peu sur la terre nue. Il fallait qu'il y ait un peu de sang pour que personne ne pose trop de question. Et puis je mis le couteau dans sa main.

Son visage était apaisé. Elle semblait heureuse. Je la laissais donc là. Mais ma tête me tournait. Je fus d'ailleurs malade deux jours. le sang que j'avais bu devait vraiment être infecté de maux terribles. Ce fut là le dernier sang humain dont je m'abreuvais. Du moins jusqu'à présent. Mais, désormais, il me semble nécessaire de remettre mon âme, ou ce qu'il en reste, entre les mains de mon Créateur.

Je ne suis plus capable de me cacher.

Errer dans les ruines

Un jour ou l'autre, un gendarme réussira à m'emmener et je serai alors tué d'une manière ou d'une autre. Et puis la présence de cet endroit conçu pour aider les gens à mourir, juste en face des ruines où j'erre, semble être un signe du destin. Dieu veut que je meure. Le Père Maurice Carteret pourra-t-il enterrer mes restes dans une terre chrétienne ? Il semblerait qu'aujourd'hui cela soit possible même si je me donne la mort moi-même, en me livrant au Soleil. Pourra-t-il sauver mon âme ? C'est ma seule inquiétude.

Etre damné sur Terre en y semant la désolation et la mort ou être damné comme il convient en Enfer, là semble être mon choix. Depuis tous ces siècles, j'aurais dû m'apercevoir que je n'avais que ce choix. Sacrifier mon corps de damné pour cesser d'être une plaie pour les hommes sera peut-être mon dernier geste d'amour envers mes sœurs et frères. Je fus humain voué au trépas. Et je le suis toujours, même si je suis aujourd'hui un damné.

Je vais donc aller remettre le cahier de ma confession sur la chaise où le Père Maurice Carteret l'a pris, avec le stylo. Il les trouvera en venant dire une messe. Je les mettrai avec ce qui constitue mes trésors : un peu d'argent, bien sûr, mais surtout l'Évangile de Jean qui me fut donné par Monseigneur Robert le Fort. J'espère que ce sera suffisant pour que soit dite une messe pour mon salut.

Errer dans les ruines

Postlogue

Je me nomme Maurice Carteret. Je suis prêtre depuis bientôt cinquante années. Un demi-siècle où j'ai cherché à sauver les âmes et où j'ai vécu au milieu de mes sœurs et frères humains. Je suis devenu curé de Valbourg, ma commune de naissance, il y a plus de quarante ans. Monseigneur l'évêque, à Morbourg, a des difficultés pour me trouver un remplaçant car les prêtres actuels préfèrent la ville où, il est vrai, le travail ne manque pas. Quelques âmes dans un village perdu pèsent bien peu en regard des milliers d'âmes à soigner, à évangéliser même, dans notre époque où Dieu est chassé des cœurs.

Mais, malgré toutes mes années de sacerdoce, jamais je n'avais eu à rencontrer ou à recevoir la confession d'un homme qui se prétendait, si je comprends bien, vampire.

J'ai trouvé le présent cahier dans l'église de Valbourg, bien en évidence, comme le récit de ce Joseph Le Blond l'annonce. De même, il y avait à côté un exemplaire de l'Évangile selon Saint-Jean écrit dans une ancienne graphie et en version latine, visiblement à la main, sans doute même à la plume. Le texte comporte quelques enluminures mais pas beaucoup. Le papier

Errer dans les ruines

semble dater du Moyen-Âge, tout comme la reliure, mais je ne suis pas spécialiste des livres anciens.

Après cette découverte, je sortis de l'église et regardais autour mais je ne vis pas ce curieux bonhomme. Quand je le pus, plus tard dans la journée, j'allais au château en ruines sans plus de succès.

J'y trouvais cependant une sorte de cave avec une porte encore solide que je n'avais jamais remarquée. Elle était sans doute toujours fermée. Et, là, elle était ouverte. A l'intérieur, je trouvais un grabat et quelques affaires. Quelqu'un vivait là ou y avait vécu récemment.

Je ne vis plus jamais le fameux Joseph. Personne ne connaissait son nom dans le village mais il semblait y avoir une lignée de tels vagabonds depuis toujours. Cet « homme de la nuit », comme on le nomme, sert à faire peur aux enfants peu sages.

Quelques jours plus tard, à l'occasion d'un enterrement, je découvrais dans le cimetière le manteau et le pantalon du vagabond, sur le sol. Ils semblaient avoir subi un incendie et ils contenaient d'ailleurs quelques cendres qui s'envolèrent quand je ramassais les vêtements. Le vent et la pluie subis la veille avaient sans doute dérangé la pile de vêtement et les avaient déjà partiellement nettoyés.

Ce fut là l'ultime trace que je trouvais de celui qui s'était présenté comme Joseph Le Blond.

Depuis, je prie pour lui et son salut. J'ignore s'il est mort ou s'il le fait croire. Mais cet homme a, de

Errer dans les ruines

toutes façons, bien besoin du soutien de Dieu. Je me suis donc promis, jusqu'à mon propre trépas, de prier pour lui chaque soir.

Quant au cahier et à l'Évangile, je les ai rangés dans les archives de la paroisse. J'ignore d'où vient l'Évangile, si c'est un original ou une habile copie. Si c'est bien un original, sa valeur doit être aujourd'hui considérable.

J'ai lavé les vêtements et les ai gardés dans une réserve. Si Joseph Le Blond revient, il pourra les reprendre.

Même à mon âge avancé, malgré toute mon expérience des misères humaines, je ne croyais pas avoir jamais affaire à un soi-disant vampire.

En écrivant cela, même si je m'inquiète pour la santé de Joseph Le Blond, voire sa vie, je ne peux m'empêcher de sourire. Ce n'est guère charitable et je me dois de reconnaître que c'est un péché de se moquer ainsi d'un pauvre homme dont la folie est de se croire damné et soumis à une loi diabolique l'obligeant à se nourrir de sang.

Puis-je donner l'absolution pour des péchés, des crimes, dont je ne puis croire la réalité ? Je souhaite vivement le salut pour toutes les âmes. Mais comment faire en tel cas ? Donner l'absolution pour le seul péché de mensonge ? Et s'il n'y avait aucun mensonge ? La folie est-elle compatible avec le péché de mensonge alors même que le fou ignore qu'il ment ? Je ne suis pas

Errer dans les ruines

suffisamment théologien pour répondre. Je ne suis qu'un vieux curé de campagne n'ayant jamais longuement étudié ces choses.

Finalement, je décidais, hier soir, avant d'écrire ces quelques lignes, d'aller à l'endroit où j'ai retrouvé les vêtements, dans le cimetière, revêtu de mes habits sacerdotaux. J'ai pris de l'eau bénite et j'ai béni l'endroit. Puis j'ai donné l'absolution à Joseph Le Blond pour tous ses péchés, sans préciser, compte tenu de sa volonté de repentir.

Cet étrange bonhomme semblait craindre que je me refuse à dire une messe pour son âme faute de paiement suffisant. Cela aurait été une attitude hautement condamnable. S'il n'a rien, il ne peut rien donner. Qu'il veuille remettre son âme entre les mains de Dieu est déjà beaucoup. Je le citerai donc dans les intentions des messes des quatre prochains dimanches.

Que Dieu ait son âme car Il pardonne à tous.

Errer dans les ruines

La voleuse de sang

Errer dans les ruines

Errer dans les ruines

1

L'endroit était dans la pénombre pour ne pas dire l'obscurité. C'était une cave et la seule lumière provenait d'un soupirail. Par précaution, Catherine Vattetot n'avait pas voulu allumer la lumière centrale. Le plafonnier n'était de toute façon guère puissant. La femme se disait régulièrement qu'il faudrait installer une lumière plus forte. Désormais, si tout se déroulait bien comme prévu, elle aurait le temps.

Avoir le temps. Cette pensée la fit sourire. A soixante ans passés, il ne lui restait, au mieux, qu'une trentaine d'années à vivre. Du moins, une telle durée de vie est le sort commun des humains. Le sort commun des humains ordinaires, plutôt, certains parvenant à dépasser le siècle voire les cent vingt années. Le double de son âge.

D'autres, par contre, n'atteignaient pas la moitié. Assise sur une mauvaise chaise, elle ne put alors s'empêcher de penser à son fils Patrick. Il était mort il y a un peu plus de deux ans. Il était, jusqu'alors, son seul souvenir d'un homme qui n'avait fait que passer dans sa vie. Patrick était un accident qu'elle avait assumé librement. Femme libre dans une époque où c'était possible, elle avait assumé cet « accident ». Elle avait eu

Errer dans les ruines

envie de cet enfant, de ce cadeau du destin sans avoir à supporter un conjoint.

Par contre, elle n'assumait pas un autre accident. Ce stupide accident de la circulation qui lui avait retiré son fils. Elle n'aurait pas même le loisir de cracher sa haine au coupable, pas non plus la possibilité de se venger. Le coupable, le meurtrier de son fils, était mort, lui aussi.

Mais le destin donne parfois des deuxièmes chances curieuses. C'était le cas. Catherine Vattetot avait croisé par hasard le père de Patrick. Bien sûr, à son âge, il n'était plus question d'un nouveau fils. Mais le père de son fils pourrait lui donner bien davantage qu'un peu de sperme et de plaisir.

Il était allongé dans le lit métallique installé il y a peu dans la cave et Catherine Vattetot le regardait dans la pénombre. Il respirait lentement. Il était toujours endormi. Elle espérait ne pas avoir donné une dose trop forte.

L'homme était toujours beau. Et pour cause : il était toujours jeune. Il n'avait pas changé. En près de trente ans. Elle l'avait dénudé et admirait ce corps magnifique dont seules les ombres pouvaient être vues avec la faible luminosité du lieu.

Pour s'assurer de sa coopération, elle l'avait enchaîné au lit et au mur. Des menottes, des penottes, une chaîne courant des secondes aux premières puis au collier métallique du cou avant de rejoindre une forte

Errer dans les ruines

cheville enfoncée dans le mur. Et elle avait veillé à prendre une précaution supplémentaire avec un dispositif pour électrocuter l'homme si celui-ci tentait de se libérer.

Elle voulait la vie éternelle. Pas qu'il la tue.

Il se faisait appeler Martin Encaux. Apparemment, c'était son vrai nom, celui inscrit dans les registres officiels. Était-il né sous ce nom ? Impossible à savoir. Ce n'était pas le nom dont Catherine Vattetot se souvenait. Mais les noms n'ont guère d'importance.

Les chaînes teintèrent. La respiration avait changé. L'homme se réveillait. Catherine Vattetot lui parla tout en s'approchant de lui.

« Ah, tu es réveillé... Le produit a donc cessé de faire effet. Tu as dû tout éliminer dans tes urines. »

Les pieds de la chaise en bois résonnèrent sur le sol de pierre quand la femme se leva. Catherine Vattetot alluma sa lampe de poche pour vérifier que les chaînes étaient bien en place. Le collier n'avait pas tourné, la chaîne passant sur le côté afin de ne pas bloquer l'accès à l'avant du cou.

Il fallait aussi que l'homme puisse voir le visage de sa ravisseuse, qu'il comprenne. Elle posa la lampe sur la poitrine musclée afin d'éclairer le propre visage de Martin Encaux et, derrière, le mur. Catherine Vattetot s'agenouilla à côté du lit, faisant entrer son visage dans le cône de lumière.

Errer dans les ruines

Mais l'homme ne la regardait pas. La cheville à laquelle était fixée la chaîne dans le mur commençait à sortir. Il tentait de se libérer.

« Arrête cela immédiatement » ordonna la voix de Catherine Vattetot où couvait une sorte de panique.

Martin Encaux n'obéit pas. La cheville continua de sortir du mur. Alors Catherine Vattetot appuya sur le bouton en prenant garde de ne pas toucher son prisonnier ou le lit. Le corps allongé se raidit brutalement sous l'effet du passage du courant électrique. Plusieurs secondes pour s'assurer qu'il comprenne bien.

Elle lui expliqua : « j'ai pris cette petite précaution de te brancher sur le secteur électrique. J'ai l'interrupteur en main. Et pas de prise à arracher : le branchement est direct sur le compteur. »

La lampe de poche était tombée. La femme la remit en place.

« Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? » demanda enfin Martin Encaux.

Catherine Vattetot approcha son visage de celui de Martin Encaux. Il vit qu'elle devait avoir une soixantaine d'années. Ce visage, ce visage... Oui, il s'en souvenait vaguement. Elle et lui avaient bu un verre la veille. Mais il avait accepté, après leur rencontre dans un magasin, parce que son visage lui disait quelque chose. Mais sans pouvoir mettre un nom dessus.

Errer dans les ruines

« Votre visage... Je connais votre visage. C'est pour cela que j'ai accepté de boire un verre avec vous. »

« Tu ne me tutoies plus, maintenant ? »

« Je ne me souviens plus... »

« C'est bien dommage. Toi, tu n'as pas changé. Moi, par contre, j'ai vieilli. Imagine moi plus jeune. Une jeune imbécile qui a trop bu et qui se laisse séduire par un homme mûr qui pourrait être son père. En fait, qui pourrait être mon grand-père. Peut-être même mon arrière-grand-père ou mon bisaïeul. Il m'a fallu du temps pour enquêter et comprendre. »

« Vous êtes folle. Comment pourrais-je... »

« Tais toi. Je sais. Inutile de nier. Je sais tout. Ou, du moins, l'essentiel. Les détails m'importent peu. Mais, maintenant que mon fils est mort, bêtement, dans un accident de la circulation, je veux rejoindre l'immortalité. »

Elle éteignit la lampe de poche. Tout fut noir. Martin Encaux reprit l'extraction de la cheville tenant la chaîne. Faire vite. Il entendit juste un sifflement. Le temps qu'il se demande ce que c'était, le hachoir de boucher avait tranché son cou et était resté bloqué par une vertèbre. Décapiter un homme ne demande pas seulement de dépasser sa répugnance à tuer mais surtout de la force physique et un outil adapté. Un hachoir est tout à fait insuffisant pour cela. Mais il suffit à trancher les tissus mous, les cartilages de la trachée et surtout les

Errer dans les ruines

vaisseaux sanguins parmi les plus importants du corps humain.

Catherine Vattetot jeta l'ustensile sur le sol et se précipita sur le cou de sa victime. Et elle but le sang. Elle le but bruyamment, en aspirant autant qu'elle pouvait, en retenant un maximum de sang avec ses mains.

Cela lui répugnait mais c'était le prix de la vie éternelle. Elle ne redressa pas la tête quand la cheville quitta le mur et tomba. Le mouvement impulsé par sa victime grâce à ses pouvoirs psychokinésiques s'était poursuivi. Mais c'était fini, désormais.

En buvant le sang, elle fut reliée à l'esprit de l'homme. Elle vit quelques scènes de ses souvenirs. En particulier, elle fut spectatrice de leurs ébats, trois décennies plus tôt. Il était étrange de se souvenir d'avoir été l'homme en même temps que la femme dans un couple faisant l'amour.

Catherine Vattetot avait mis près de deux ans à comprendre, à se renseigner, à lire, à surveiller, à vérifier... et à trouver comment délier les liens du sang qui la reliaient à Martin Encaux.

Faute de sang irriguant son cerveau et à cause du choc, Martin Encaux avait vite perdu connaissance. Maintenant, il était mort. Son cœur avait lâché. Elle le savait. Il n'encombrerait pas son esprit autrement que par des remords et des regrets. Des regrets éternels.

Errer dans les ruines

2

Elle referma le plastique autour du cadavre pour empêcher que le sang ne s'écoule sur le sol de béton. Elle se sentait saoule. Elle avait bu tout ce qu'elle avait pu, un litre au moins, mais il en restait forcément à s'écouler, un corps humain contenant environ cinq litres de sang. Et puis, avec la mort, venait le relâchement de tous les muscles, notamment les sphincters des systèmes digestif et urinaire. Tout enfermer, tout scotcher, malgré la tête qui tourne.

Le lit gardait son petit matelas lui aussi enrobé dans du plastique. Et le sol était couvert de plastique. Catherine Vattetot avait acheté un gros rouleau de film plastique, le genre de film servant à protéger des meubles et le sol lorsque l'on fait des travaux de peinture.

Tout était prêt depuis plusieurs semaines. Catherine Vattetot avait été patiente, attendant le bon moment pour piéger sa proie.

Elle lâcha le gros rouleau de scotch. Sa tête lui tournait trop. Il fallait tenir encore quelques instants. Non, trop tard. La femme s'effondra sur le sol en perdant connaissance.

Combien de sang avait-elle bu ? Au moins un litre, sans doute plus. Il lui fallait maintenant digérer.

Errer dans les ruines

Elle utilisa ses dernières forces, dans les brumes de l'inconscience qui s'imposait, pour s'allonger au mieux. Ce n'était pas confortable, un sol cimenté couvert de plastique, mais le repos s'imposait sans délai.

Elle gémissait. Son corps de simple humaine sexagénaire devait assimiler le sang d'un immortel qui venait de mourir. Derrière l'oxymore, il y avait une réalité : le transfert de l'immortalité à cette femme née mortelle. Le véhicule de ce transfert était le sang.

Dans la cave, le silence régnait en plus de l'obscurité. Il y avait un cadavre enveloppé dans du plastique et un corps inanimé, reposant sur un sol cimenté couvert de plastique.

La faible clarté pénétrant par le soupirail déclina. Le soleil disparaissait derrière la ligne d'horizon, emportant avec lui la lumière. Bientôt, ce fut la nuit. L'obscurité était désormais totale dans la cave.

Pour Martin Encaux comme pour son fils qu'il ne connaîtrait jamais, un accident avait interrompu leur vie qui aurait dû être bien plus longue. Combien de temps vivent ceux comme Martin Encaux ? Un millénaire ? Deux ? Ils ne vieillissent pas mais demeurent soumis à tant d'aléas, de risques... La mort survient toujours trop tôt.

Errer dans les ruines

3

La maison était vieille de plus d'un siècle, de l'époque de la splendeur de la ville de Morbourg. Était-elle plus récente ou plus ancienne que la naissance de Martin Encaux ? Catherine Vattetot l'ignorait. Il y avait des documents officiels qui indiquaient une date de naissance finalement pas si ancienne que cela pour l'ancien amant de la femme.

Se relevant péniblement du sol de la cave, Catherine Vattetot s'aperçut qu'elle avait des courbatures. Et puis les nausées n'étaient pas encore complètement passées. Mais elle avait faim. Elle se força à s'accroupir puis à se relever plusieurs fois. Elle agita les bras et la tête. Il fallait se réveiller.

Elle jeta un œil sur le lit métallique. Le cadavre n'avait pas bougé, mal emballé dans du film plastique. Un morceau de chaîne encore fixé à une grosse cheville dépassait. Catherine Vattetot n'avait pas jugé utile de retirer les liens de son prisonnier avant de l'envelopper. Elle prit ce qui dépassait et l'introduisit dans une fente du plastique. Puis elle récupéra son rouleau de gros scotch brun pour achever l'emballage.

Elle avait faim. Terriblement faim. Mais elle se força d'abord, après avoir allumé le plafonnier, à vérifier

Errer dans les ruines

que le sol était vierge de taches. Il y avait l'arme du crime au milieu d'une petite flaque de sang séché. Catherine Vattetot ramassa le hachoir et le glissa dans le paquet contenant le cadavre. Puis elle tira le plastique couvrant le sol, en faisant une boule dans ses bras, la tache de sang séché bien à l'intérieur. Elle posa la boule sur le lit et la cercla de scotch brun pour l'empêcher de se défaire.

La tête lui tournait. Catherine Vattetot dut s'asseoir sur le bord du lit. Elle avait faim. Et il lui faudrait aussi rapidement passer aux toilettes.

Elle laissa là le cadavre de son ancien amant et monta le petit escalier qui menait jusqu'à l'entrée de la maison. Elle se rendit d'abord aux toilettes. Enfin, assise et en train d'uriner, elle s'autorisa à regarder sa montre. Le soleil semblait haut dans le ciel. Aurait-elle perdu connaissance près de douze heures ?

Enfin, elle se dirigea vers la cuisine. Son amant et elle avaient mangé normalement ensemble. Elle chercha dans le réfrigérateur et prit un steak qu'elle fit cuire dans une poêle. Cuit plus saignant qu'à son accoutumé, elle le mangea rapidement, sans prendre le temps de saler et poivrer, à peine jeté sur une assiette. Elle avait tellement faim qu'elle avait même eu envie de le manger à mains nues, en arrachant les morceaux de viande directement avec les dents. Mais elle s'était forcée à prendre un couteau et une fourchette. Il fallait rester civilisée, même si elle avait mangé debout, sur le

Errer dans les ruines

plan de travail. Elle compléta son repas avec un paquet de chips puis plusieurs pots de crème au chocolat.

La nausée disparut enfin totalement. C'était simplement une nausée de faim, une hypoglycémie.

Alors elle prit le temps de s'asseoir et de regarder par la fenêtre dans la petite cour qui séparait le bâtiment de la rue. Sa voiture était bien là. Finalement, elle était correctement garée dans la cour, même si Catherine Vattetot avait eu le sentiment de ne pas prendre le soin nécessaire. Le portail était fermé correctement. Malgré le sentiment d'urgence, malgré la panique, les réflexes avaient été bons.

Elle était rentrée de la capitale en voiture, son amant drogué sur le fauteuil passager. Le réservoir devait être presque vide mais il avait été suffisant pour ce trajet. Elle avait pris ses précautions car il ne fallait pas qu'elle soit obligée de s'arrêter en route pour reprendre du carburant.

La première drogue avait aboli sa volonté. Il était incapable de faire quoi que ce soit seul mais obéissait en titubant. Il avait fallu l'emmener comme un homme saoul. Et les passants, en sortant du bar, avaient dû croire qu'il avait simplement trop bu. Une fois dans la voiture, elle lui avait injecté un cocktail anesthésiant à plusieurs reprises au cours du trajet.

Du coup, en arrivant chez elle, à Morbourg, il avait fallu l'extraire de la voiture et le traîner jusque dans la cave en le tenant par les aisselles. Il était bien

Errer dans les ruines

plus lourd qu'elle, une pauvre sexagénaire. Elle avait eu du mal. Une fois dans la cave, elle l'avait posé sur le lit.

S'en était suivi une partie assez agréable : le déshabiller, admirer ce corps resté magnifique, le corps de son ancien amant. Bien sûr, l'anesthésie empêchait d'avoir le moindre espoir d'utiliser la virilité de l'homme. Qu'importe. Il avait fallu l'enchaîner, mettre en place le système de sécurité et de torture. Et attendre.

Enfin, il s'était réveillé. Pourquoi attendre ce moment ? Pourquoi ne l'avait-elle pas tué directement ? Sans doute voulait-elle lui parler une dernière fois, lui faire savoir qu'elle avait compris. Elle voulait aussi s'assurer qu'il était bien ce qu'elle croyait en assistant de ses propres yeux aux effets de ses pouvoirs psychokinétiques.

Tuer un immortel était un crime immense. Mais c'était le prix à payer pour devenir immortelle. Tuer un homme ordinaire pour rien, elle n'aurait pas pu ou aurait été tuée par sa propre culpabilité.

Retournant dans l'entrée, Catherine Vattetot s'aperçut qu'elle avait posé son téléphone mobile sur le guéridon. Elle voulut regarder si quelqu'un l'avait appelée mais il était éteint : batterie épuisée. Elle fouilla dans son sac à main, prit le chargeur et brancha son téléphone. Il fallut attendre quelques minutes puis, tout en le laissant brancher, elle alluma son téléphone.

Elle vit la date et l'heure. Elle poussa un cri.

Errer dans les ruines

4

Presque deux jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait tué son ancien amant. Elle regarda le contenu de son réfrigérateur, de ses placards. Elle compléta en conséquence sa liste de courses. Il fallait d'abord qu'elle sorte, que ses voisins la voit. Elle pourrait dire qu'elle avait été un peu malade, une sorte de crise de foie, sans doute une mauvaise digestion de quelque chose mangé dans un restaurant peu recommandable de la capitale, mais que, maintenant, ça allait mieux.

Elle décida d'aller au Marché Plus, dans le quartier de La Mare-au-Notaire. Il lui faudrait aussi y acheter du carburant. Elle avait prévu de se débarrasser du cadavre de son amant mais elle devrait le faire le plus loin possible, dans un endroit où personne n'irait le chercher.

Mais elle se demanda soudain si elle avait bien hérité des pouvoirs de son ancien amant, si son crime avait payé. Était-elle devenue immortelle ? Avait-elle obtenu les mêmes pouvoirs psychokinétiques ? Selon les livres qu'elle avait lus, le sang qu'elle avait bu devait lui donner tout cela.

Elle posa les clés sur la table et, en passant les mains par dessus celles-ci à une dizaine de centimètres,

Errer dans les ruines

comme si elle réalisait un mauvais tour de magie, elle essaya de les faire bouger. Rien ne se passa.

Catherine Vattetot pesta. Sa tentative avait-elle échoué ? Avait-elle tué son ancien amant pour rien ? Sans doute n'était-ce pas aussi instantané, ni aussi simple. Elle chercherait plus tard. Pour l'heure, il fallait faire les courses puis se débarrasser du corps.

La meurtrière eut une seconde d'hésitation avant de franchir le seuil de sa maison. Ces immortels ne sont-ils pas des vampires ? Et il y avait encore un soleil haut dans le ciel. Mais elle se souvint qu'elle avait vu son amant dehors, en plein jour.

Catherine Vattetot inspira à fond, bloqua sa respiration et fit un grand pas en avant. Toujours en apnée, elle avança jusqu'au milieu de la cour, écarta les bras du corps, ferma les yeux pour montrer son visage à l'astre ardent du jour, tourna sur elle-même... et éclata enfin de rire. Non, elle n'avait pas à craindre le soleil.

Elle retourna fermer la porte de sa maison. Puis elle commanda l'ouverture de son portail avant de grimper dans sa voiture. Le véhicule sortit prudemment dans la rue. Tandis qu'il s'éloignait, le portail se referma. La petite maison n'était qu'à quelques dizaines de mètres du boulevard de la gare. La voiture grimpa courageusement vers la ville haute de Morbourg, passant devant le commissariat, place de l'Amiral de Jobourg.

Errer dans les ruines

5

Après un dîner solitaire, une nuit de sommeil ordinaire et un bon petit déjeuner, il fallait achever le crime. Dormir dans une maison occupée aussi par un cadavre angoissait Catherine Vattetot. D'autant que la police pourrait venir fouiller, si jamais elle avait été reconnue.

En allant faire ses courses, elle était passée à la station de lavage de voiture. La carrosserie de son véhicule avait été lavée par les grands rouleaux rotatifs. Ensuite, elle avait utilisé l'aspirateur en libre service et ce qu'il fallait de lingettes pour parfaitement nettoyer l'intérieur de sa voiture. Il ne devait rester aucune trace du passage de Martin Encaux comme passager.

Quand elle reviendrait chez elle, Catherine Vattetot nettoierait son entrée, son escalier, sa cave... partout où le corps inanimé avait été traîné. Mais, d'abord, il lui fallait emmener le cadavre emballé dans le plastique. Elle n'avait plus la prise facile sous les aisselles. Au contraire, le plastique glissait entre les doigts. Il ne fallait plus faire descendre le corps mais l'emmener de la cave jusque dans le coffre de la voiture. Cela lui prit du temps. Elle fut épuisée une fois cela fait.

Heureusement, aucune fenêtre de voisin ne disposait de visibilité sur sa cour. Et le mur séparant

Errer dans les ruines

celle-ci de la rue était assez haut. Catherine Vattetot put prendre son temps.

Le portefeuille, les vêtements... Catherine Vattetot fouilla un peu, vérifiant qu'il n'y avait rien d'intéressant. Elle récupéra un peu d'argent liquide. Tout le reste fut caché dans le plastique qui protégeait le lit. Enfin, le gros scotch brun permis de sceller la cache de toutes les preuves.

Le coffre était assez grand pour tout contenir. Elle se réjouissait d'avoir acheté un tel véhicule. Elle jeta dedans une pelle. Enfin, elle put partir.

Encore une fois, la voiture monta jusqu'à la place de l'Amiral de Jobourg. Puis elle prit le boulevard Robert Le Fort. Cette fois, elle ne s'arrêta pas au Marché Plus. Elle poursuivit sa route jusqu'à Saint-Alban. Quittant la zone urbaine, le véhicule s'engagea sur la grande route.

Si jamais on lui posait des questions, il fallait que Catherine Vattetot puisse donner une explication. Se promener sur les falaises, sur le chemin douanier, était l'un de ses loisirs.

Elle connaissait un endroit, pas très loin de Morbourg, où il y avait un parking à côté de la falaise. Il y avait régulièrement des accidents. Quelques semaines plus tôt, d'ailleurs, une voiture n'avait pas freiné en entrant dans le parking et avait franchi le parapet en béton. Les quatre occupants, des touristes venus de la capitale logeant dans un petit château à Criquebourg,

Errer dans les ruines

pas très loin de là, étaient morts après une chute de plusieurs dizaines de mètres.

Catherine Vattetot quitta la grande route au niveau de Criquebourg. Il y avait des grands panneaux rappelant un accident de bus scolaire et appelant à une extrême prudence. D'autres panneaux annonçaient des travaux d'aménagement du carrefour.

En semaine, en pleine journée, il n'y avait personne sur la route. Catherine Vattetot n'entra pas dans le village : elle bifurqua pour emprunter une petite route de campagne, passant près du petit château où avaient logé les quatre malheureuses victimes de l'accident. Le chemin douanier n'était pas loin : il n'y avait que les terres du château entre la route et la falaise.

Les champs étaient encerclés par des arbres. Derrière le château, et jusqu'à la falaise et au parking, il y avait même une sorte de petite forêt. En arrivant sur le parking, Catherine Vattetot fut soulagée : comme prévu, il n'y avait personne.

Pourtant, elle ressentit soudain comme une angoisse. Et un goût de sang dans sa bouche. Elle eut l'impression de voir une grosse voiture de luxe franchir le parapet, là où il y avait encore des réparations provisoires et des panneaux d'avertissement. C'était comme si elle avait été présente lors de l'accident ayant coûté la vie aux quatre touristes de la capitale.

Quelque chose, de plus, la surprenait dans cette vision. La voiture était silencieuse. Elle glissait dans les

Errer dans les ruines

airs, à quelques centimètres du sol, comme soulevée par un étrange champ magnétique. Comme si l'accident était en fait un meurtre orchestré par des personnes aux pouvoirs psychokinétiques. Comme si les liens du sang reliant Catherine Vattetot à son ancien amant l'avaient poussée à venir ici. Comme si sa victime était lui-même un meurtrier.

Prise de nausée, Catherine Vattetot hésita. Devait-elle quitter cet endroit ? Non. Si son amant était lui-même un meurtrier, alors elle était moins coupable, moralement s'entend.

Elle descendit de sa voiture et alla respirer les embruns au bord de la falaise. La nausée s'évanouit.

Catherine Vattetot ouvrit brièvement son coffre pour en extraire la pelle. Puis elle se dirigea vers le petit bois. La clôture des terres du château était en mauvais état. Il fut facile de pénétrer dans le sous-bois. Franchir quelques fourrés. Il y avait là de la terre meuble. Avec un peu d'herbe. Parfait.

D'abord, utiliser la pelle presque à l'horizontale, pour retirer l'herbe et la poser délicatement à côté. Il faudrait la repositionner sur le trou une fois rebouché. Puis creuser. Longtemps. Une tombe, c'est au moins un bon mètre de profondeur sur autant de largeur et deux mètres de long.

Errer dans les ruines

6

Personne ne l'avait dérangée, comme prévu. La tombe était presque invisible et personne n'irait chercher là-bas. La pelle avait été décrottée avec soin avant d'être rangée dans le coffre. Sur le siège passager, il y avait une plante à fleur sauvage, posée sur du plastique. Voilà la justification de la présence de la pelle, en cas de besoin : ramener une plante sauvage.

Alors Catherine Vattetot s'accorda une pause, mangeant son sandwich en s'appuyant sur le parapet et en regardant la mer. Il faisait beau. Le soleil brillait pratiquement à son zénith.

Soudain, alors que la femme avait avalé la dernière bouchée de son sandwich, elle ressentit un retour de la nausée. Elle eut l'impression que sa voiture volait et allait s'abîmer dans la mer après avoir franchi le parapet.

Respirant largement les embruns, Catherine Vattetot secoua sa tête. Il fallait chasser cette vision.

Puis elle se rendit compte que, en effet, sa voiture volait à quelques centimètres du sol. Elle prit conscience qu'elle était responsable de cette étrange lévitation. Son inconscient faisait correspondre la réalité immédiate et le souvenir de Martin Encaux.

Reprendre le contrôle.

Errer dans les ruines

La voiture atterrit. Catherine Vattetot sourit. Elle avait acquis les pouvoirs psychokinétiques de son amant défunt. Il lui fallait maintenant apprivoiser ses nouvelles facultés, les empêcher de se manifester sous l'effet de souvenirs, d'émotions.

Pour commencer, il lui fallait retrouver du calme. Et justifier sa présence ici, en cas de besoin.

Alors, Catherine Vattetot s'engagea sur le chemin douanier vers Criquebourg. C'était une promenade qu'elle connaissait bien. Elle suivit donc la clôture du château et la falaise.

L'air était chaud. Le vent venant du large apportait un peu de fraîcheur mais sans plus. Le paysage restait magnifique, reposant. Catherine Vattetot retrouva le sourire.

Le chemin commençait à descendre vers le village de Criquebourg quand elle décida de s'arrêter et de faire demi-tour. A cet endroit, le chemin douanier n'était plus limité par les terres du château mais par les jardins d'une série de villas d'un siècle ou plus. Ces maisons de campagne avaient été construites à une époque où les gens riches vivant la semaine à Morbourg appréciaient de prendre des week-ends ou des vacances un peu à l'écart de la grande ville.

Une belle femme blonde au port altier, d'une cinquantaine d'années, était appuyée sur son portail, regardant la randonneuse sans bonté.

Errer dans les ruines

7

Catherine Vattetot ne se souvenait pas de ce qui s'était passé. Que faisait-elle dans une cave ? Allongée sur un sol bétonné et couvert de plastique ? Elle tenta de remuer, de se lever, mais elle était ligotée. Son dernier souvenir était une femme blonde appuyée sur son portail de jardin et la regardant. Et une sensation d'étouffement.

Et cette femme la regardait. Elle n'était pas seule : un homme, blond également, costaud, la regardait également. Ils étaient l'un à côté de l'autre. Leur regard n'était guère empreint de bonté.

« Elle prend connaissance » indiqua la femme.

Ne pouvant cacher son effroi, Catherine Vattetot hurla : « qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais ici ? Que me voulez-vous ? »

L'homme et la femme s'entre-regardèrent. C'est l'homme qui, finalement, prit la parole.

« Vous connaissez Martin Encaux, n'est-ce pas ? »

Ne répondant qu'avec un cri de peur et de surprise, Catherine Vattetot se débâtait, tentant de desserrer ses liens.

« Vos liens sont solides. Ne perdez pas votre temps. Répondez. Nous avons ressenti la perturbation énergétique quand vous avez, par inadvertance, fait

Errer dans les ruines

l'éviter votre voiture. A cette distance, cela ne peut pas s'expliquer autrement que par les liens du sang. Quand vous avez approché, ma femme a reconnu le sang de Martin. Vous avez bu le sang de Martin alors que vous n'êtes qu'une mortelle. Et cela implique que vous avez capturé Martin et que vous l'avez saigné. »

Catherine Vattetot articula de nouveau une question, malgré ses bégaiements de peur.

« Qui êtes-vous ? »

« Les parents de Martin » répondit la femme.

Désormais, la meurtrière savait qu'elle ne quitterait pas cet endroit vivante. Sa vie d'immortelle serait bien brève.

La femme sortit un petit couteau et s'agenouilla à côté de Catherine Vattetot. Elle lui entailla le poignet et bu un peu de sang. Quelques secondes plus tard, elle étouffa un cri d'horreur.

« Elle l'a tué. Elle a tué notre fils. Pour lui voler son éternité. »

Réfléchir. Vite. Catherine Vattetot avait peu de temps. Le couteau était posé sur la bâche en plastique. Elle le regarda. Son cœur battait à tout rompre. Le couteau commença à quitter le sol.

Dressant son bras vers le couteau, l'homme hurla juste une insulte : « meurtrière ». Puis le couteau alla se planter dans le cou de Catherine Vattetot.

Errer dans les ruines

8

Se tenant par la main comme un couple réalisant une promenade romantique et digestive dans la soirée, tandis que le soleil avait déjà disparu sous l'horizon de l'océan, Ermeline et Franck Encaux déambulaient sur le chemin douanier, s'éloignant de leur maison et de Criquebourg. Dans l'obscurité naissante, nul ne leur tenait compagnie. Et si jamais un humain était passé par là, aurait-il eu la curiosité de lever la tête pour voir un sombre paquet léviter à une quinzaine de mètres de hauteur, au-dessus du couple de promeneurs ?

En arrivant sur le parking, Franck Encaux sortit une clé de sa poche. Il portait un gant pour éviter d'y laisser des empreintes. Avec, il ouvrit la porte du seul véhicule garé là.

Comme si elle était à moitié saoule, Ermeline eut besoin de s'appuyer contre le parapet qui séparait le parking de la limite de la falaise. Elle vérifia que nul ne regardait puis fit descendre doucement le paquet qui lévissait.

Franck Encaux défit le scotch qui retenait le plastique. Le paquet se défit spontanément. Le corps de Catherine Vattetot n'était pas encore saisi par la rigidité cadavérique. Le couple put installer le corps de la meurtrière de leur fils à la place du chauffeur.

Errer dans les ruines

Se penchant à l'intérieur de l'habitacle, Franck Encaux jeta le film plastique en boule côté passager, alluma le moteur et engagea une vitesse. Puis il ressortit en fermant la porte de la voiture tandis que celle-ci commençait à avancer en exerçant une pression contre la palissade provisoire.

Elle ne résista pas longtemps. La voiture avança lentement jusqu'au bord de la falaise. Puis elle bascula, disparaissant dans le vide. Il y eut un bruit d'explosion.

Franck Encaux vint crocher le bras de sa femme. Ensemble, il se rendirent sur la tombe de leur fils, sur les terres du château, là où les souvenirs de Catherine Vattetot les avaient menés.

« Laissons-le ici » dit la femme.

« Comme tu voudras. »

Alors ils repartirent vers chez eux, marchant lentement, empruntant une route de campagne à l'intérieur des terres. Mais la femme était troublée. Elle chercha des réponses à ses questions auprès de son mari.

« Pourquoi a-t-elle obtenu aussi vite les pouvoirs de notre fils ? »

« Elle avait bu beaucoup de sang. C'est tout. Espérons que nos autres enfants ne s'aperçoivent de rien. Lucie a déjà connu trop d'épreuves. »

« Oui, taisons-nous. »

Errer dans les ruines

Table des matières

<u>ERRER DANS LES RUINES.....</u>	<u>7</u>
1.....	9
2.....	11
3.....	13
4.....	17
5.....	21
6.....	25
7.....	29
8.....	31
9.....	35
10.....	39
11.....	45
12.....	47
13.....	49
14.....	55
15.....	59
16.....	61
17.....	63
18.....	65
19.....	69
20.....	71
21.....	73

Errer dans les ruines

22.....	75
23.....	77
24.....	79
25.....	83
26.....	85
POSTLOGUE.....	91

LA VOLEUSE DE SANG.....95

1.....	97
2.....	103
3.....	105
4.....	109
5.....	111
6.....	115
7.....	117
8.....	119